66e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 18 3 MAI 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine honoraire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Afrique, berceau du premier homme. — II. La population du Globe. — III. Une expérience de vie paléolithique. — IV. Le centenaire de Menéndez y Pelayo. — V. Le pape des Saints. — VI. Le prétoire identifié. — VII. Le Brésil, le plus grand pays catholique. — VIII. Le clergé indonésien. — IX. L'Eglise catholique à Florès. — X. Le débat anglican. — XI. Une thèse sur le pouvoir temporel des évêques de Viviers.

I

L'Afrique, berceau du premier homme

Quand on lit dans une revue scientifique, telle que *Science et Avenir* (mars 1956), un article portant le titre suivant : « *Le premier homme a-t-il vu le jour en Afrique ?* » l'attention est immédiatement mise en éveil. Et le sous-titre de l'article, qui est signé Jules Carles, est encore plus prometteur, car il dit : « *Des découvertes récentes tendent à situer en Afrique l'origine lointaine de l'humanité* ».

L'article rappelle que la question des origines humaines ne se pose guère que depuis un siècle. La découverte, en 1854, de l'*homme de Néandertal* piqua intensément les curiosités. Puis ce fut, en 1892, la découverte du *Pithécanthrope* de Java, par Dubois, découverte discutée du reste avec passion. En 1927, c'est le tour du *Sinanthrope*, auquel le P. Teilhard de Chardin a attaché son nom. Pourtant, si le Sinanthrope était estimé très proche du Pithécanthrope, on pouvait se demander — et on se demande encore — s'il s'agit bien d'êtres humains. Pour plus de sûreté, on les rangeait parmi les Anthropiens. En 1938, von Königswald découvrait à Java encore, cinq ou six fossiles indiscutables de Pithécanthropes. Ces Anthropiens cependant sont beaucoup plus primitifs que l'homme de Néandertal, dont la capacité crânienne ne diffère que très peu de la nôtre, tandis que chez le Sinanthrope ou le Pithécanthrope, elle oscille entre 900 et 1.100 cm^3.

Mais voici que l'Afrique entre en scène, à une date relativement récente. En 1925, Dart découvre un crâne de jeune singe qu'il appelle Australopithèque. Mais un sujet jeune est difficile à prendre comme type. Le paléontologiste Broom s'attache à découvrir des Australopithèques adultes. Jusqu'en 1938, à peu près pas de résultats. Mais, à cette date, on lui offre un fragment de palais. Il cherche le détenteur de la pièce, et il le trouve en classe. C'était un jeune garçon qui sortit de ses poches « quatre dents les plus sensationnelles de l'histoire du monde ». Broom reconstitua l'animal qu'il nomma Paranthrope, premier type bien caractérisé du groupe des Australopithécidés ou Paranthropiens. Alors, ce fut une ruée des savants vers les sites africains.

En 1947, Dart découvre à Makapansgat les restes d'un Australopithèque, qui semble avoir connu et utilisé le feu, ce qui lui suggéra le nom d'*Australopithecus prometheus*. En 1949 et 1952, Broom et Robinson découvrent des types très proches des Anthropiens, le *Telanthropus capensis* et le *Paranthropus crassidens*. Par le fait même, on s'est aperçu que le groupe des Australopithécidés n'est pas homogène, mais comprend des types divers et plus ou moins éloignés du type humain. Et voici qu'au début de 1955, on a trouvé, dans la vallée de Makapansgat, des fossiles d'Australopithécidés, en relation avec un outillage de pierre très primitif, appelé *industrie de Kafouen*. On croit également que ces êtres faisaient la chasse des babouins, en se servant de gourdins en bois ou en os, car on a trouvé des crânes de babouins portant les traces de ces gourdins. Enfin, entre les Australopithèques et les singes proprement dits, on a, depuis 1931, découvert toute une série de primates, au nombre desquels il faut ranger le Proconsul, le Xénopithèque, le Linnopithèque. Et on a établi que ces animaux-là vivaient au miocène inférieur, il y a environ 25 millions d'années.

A la lumière de ces découvertes, on est revenu à l'étude d'un petit primate découvert en 1872 en Toscane, et qui avait bien des traits anthropomorphes, mais qui vivait, croit-on, il y a environ 12 millions d'années.

Pourtant, jusqu'ici on n'avait jamais découvert de restes humains incontestables, en relation avec les silex taillés (coups de poings et bifaces) du paléolithique inférieur (époque chelléenne et acheuléenne). Et c'est ici que se place un fait nouveau que M. J. Carles expose ainsi :

> « Le professeur Arambourg vient de faire à leur sujet une découverte sensationnelle : dans une sablière aux environs de Téneriffe (Canaries), il a trouvé, associés à des silex de la période si mystérieuse du paléolithique inférieur, des ossements humains se rapprochant énormément de ceux du Pithécanthrope et du Sinanthrope. Voilà donc que ces habitants de l'Extrême-Orient semblent avoir été beaucoup plus répandus qu'on ne le croyait et qu'ils ont habité nos régions pendant près de 300.000 ans avant l'apparition des Néandertaliens ! »

Et voici à quelle chronologie on aboutit actuellement : — 1° Il y a environ 500.000 ans, vivent en Afrique du sud des Australopithécidés ayant une capacité crânienne de 700 cm³ (singes, 500 ; hommes, 1450). Ils connaissaient peut-être le feu et utilisaient des gourdins pour la chasse. On leur attribue une industrie grossière : du type Kafouen.

— 2° Entre 500 et 200.000 ans, les Anthropiens occupent la Chine, Java, mais aussi l'Europe et l'Afrique : capacité crânienne de 900 à 1.100 cm³.

— 3° Les Néandertaliens sont beaucoup plus récents et se situent aux environs de 120.000 ans. Capacité crânienne, voisine de la nôtre. Outillage, celui du moustérien.

— 4° Il y a 30.000 ans environ, le type actuel d'*Homo sapiens* apparaît : homme de Cromagnon, de Chancelade, de Grimaldi, trois types assez différents, mais possédant à fond la technique de la pierre taillée et enfantant l'art dit magdalénien.

— 5° Les découvertes de Fontéchevade, après celles de Swanscombe semblent indiquer que l'*Homo sapiens* existait avant celui de Néandertal et qu'il ne faut pas faire de celui-ci un intermédiaire entre les Anthropiens et l'*Homo sapiens.* L'homme de Néandertal ne serait plus qu'un rameau divergent et sans avenir. La grande lignée d'où nous venons avait débuté avant et se poursuivit après, non peut-être sans mélange avec l'homme de Néandertal.

On croit actuellement que les Hominiens se sont séparés des Simiens ,depuis le miocène inférieur, il y a de 20 à 25 millions d'années. La légende de l'homme « descendant du singe » a vécu.

On croit aussi que la montée des primates vers l'homme s'est faite par étapes, ou pour parler plus techniquement par « mutations ». Il se serait produit toute une série de mutations, dont chacune faisait avancer vers l'hominisation cette matière vivante, qui évoluait depuis les origines de la vie.

Mais quand donc naquit le premier homme ? Impossible de le savoir. Et d'abord qu'est-ce que l'homme ? Un *animal raisonnable.* Mais quel est le signe de la présence de la raison ? Bergson disait : *l'outil.* Fabriquer un outil, c'est faire acte de raison. En ce cas, l'homme de Néandertal, qu'on a surnommé *homo faber*, est sûrement un homme, et aussi le Sinanthrope, car on tend de plus en plus à lui attribuer les outils trouvés avec ses restes. Et pourtant n'importe quel outil suffit-il à révéler un caractère humain ? Il est impossible de le dire. En ce moment, les paléontologistes hésitent entre toutes les dates variant entre 50.000 ans et 10 ou même 20 millions d'années, pour l'origine de l'homme.

Mais il semble que beaucoup de savants confondent deux choses bien différentes l'une de l'autre : l'apparition de la lignée humaine, et l'apparition de l'homme proprement dit. Concluons avec Henriette Alimen, qui vient de publier un beau livre intitulé *Préhistoire de l'Afrique :*

« La séparation du rameau menant à la lignée humaine se serait donc faite aux miocène inférieur, parmi les Anthropoïdes peu différenciés, dans le sens simien ou humain strict... Avec les Australopithèques, il est difficile de dire si nous sommes toujours sur la souche paléontologique qui mène à l'homme ou si c'est déjà la lignée humaine. »

En somme, l'évolution aurait pris nettement la direction de l'homme, il y a environ 20 millions d'années, mais l'homme lui-même ne serait peut-être apparu qu'il y a 200.000 ans, ou au plus 500.000. Attendons de nouvelles découvertes, pour en savoir plus long.

II

La population du Globe

Sous le titre « *Population du Monde* », c'est le biologiste Julian Huxley qui traite, dans *Scientific American* de mars 1956, de l'état actuel de la répartition des hommes sur la terre. Cette question a fait l'objet d'un important Congrès tenu à Rome, en 1954. On devine que le problème à résoudre est celui que nous avons si souvent signalé ici : la terre va-t-elle pouvoir nourrir toute sa population ? Disons tout de suite que M. Julian Huxley est très pessimiste à ce sujet. Nous ne retiendrons ici de son exposé que des chiffres intéressants.

La population humaine, sur la terre, débuta très lentement. De ses origines, que l'on situe, comme on vient de le voir entre 200.000 et 500.000 ans avant notre ère, jusqu'à la découverte de l'agriculture, environ 6.000 ans avant Jésus-Christ, elle ne dépassa probablement pas 20 millions. Elle a pu passer à 100 millions à l'aube de l'Ancien royaume égyptien, vers 3.000. Mais pour arriver à 500 millions, il faut venir jusqu'après 1650 de notre ère. Autour de 1750, la population atteint un milliard. C'est vers 1920, que les 2 milliards ont été bouclés. Au taux actuel d'accélération, les 4 milliards seraient obtenus vers 1980.

Le facteur le plus décisif de cette augmentation a été le progrès de la médecine. Le taux de mortalité qui était jadis de 35 à 40 pour 1000, est tombé, en pays civilisé, à moins de 10 pour 1000. La moyenne de la vie, en Europe et aux U.S.A. est de 70 ans. En Asie, où les progrès ont été bien moins rapides, cette moyenne a passé de 20 à 32 ans, depuis 30 ans. Mais les progrès se produisent bien plus vite qu'ils ne l'ont fait jadis en Europe. En Angleterre, la malaria avait mis 3 siècles à disparaître. A Ceylan, elle vient de voir baisser son taux de mortalité de 22 à 12 %, en sept ans. Cela veut dire que le progrès de la lutte contre la malaria va 10 fois plus vite à Ceylan que jadis en Angleterre. Seulement, alors que dans les pays « avancés », le taux de natalité baisse aussi vite que le taux de mortalité, en sorte que la population ne s'accroît pas très vite, dans les pays « retardataires », le taux de natalité ne baisse pas, alors que le taux de mortalité s'effondre. Il s'ensuit que la population s'accroît dans des proportions alarmantes, justement dans les pays où l'économie est encore rudimentaire et où les moyens de nourrir la population croissante sont de plus en plus restreints. A Ceylan, il semble que la population doive doubler en 30 ans !

Après le cri d'alarme poussé par Malthus, en 1798, on s'est rassuré, en constatant les immenses progrès de l'agriculture et de la productivité en général dans le monde. Contrairement à ce que Malthus avait dit, la production alimentaire a grandi bien plus que selon une progression arithmétique. Mais depuis 1930 environ, on s'aperçoit que le décalage entre l'accroissement de la popu-

lation humaine et celui de la production agricole s'accentue de plus en plus. Les optimistes pensent que la science découvrira de nouveaux procédés de production, que le danger de famine généralisée n'existera jamais, qu'on trouvera des sources d'alimentation prodigieuses dans les océans. M. Julian Huxley n'est pas de cet avis. Il croit que le temps manquera à la science pour réaliser de vastes plans, que nous sommes déjà, pour de vastes régions, en période de sous-alimentation — ce que tout le monde concède — que cela va continuer à s'aggraver. Il faudrait des capitaux énormes, des efforts gigantesques et persévérants et surtout du temps — « du temps pour défricher les forêts tropicales, pour construire d'énormes barrages et réaliser des systèmes d'irrigation, assécher des marécages, pousser à fond l'industrialisation, moderniser les méthodes agricoles, changer les routines populaires » !

Mais pendant ce temps, le problème est déjà là et il est brûlant : 34 millions de bouches nouvelles à nourrir de plus chaque année. Déjà, l'Organisation mondiale de la Santé estime que « les deux-tiers des humains sont sous-alimentés ». Une période dangereuse va donc s'ouvrir, selon Julian Huxley, dans les 30 ou 40 prochaines années. Si l'on n'y prend garde, il y aura des misères désastreuses, et elles produiront des explosions dont on ne peut prévoir l'ampleur. Huxley est très sensible aussi au fait que les populations se mettent à grouiller dans les villes, qu'un nombre croissant d'êtres humains n'a plus de contact bienfaisant avec la saine nature, que la nature elle-même est de plus en plus gâtée par l'abattage des forêts, la création de champ d'aviation, la construction d'usines ou de barrages hydro-électriques.

Les pays surpeuplés ne cessent de se multiplier. Huxley en donne des exemples. En premier lieu le Japon. La moyenne du nombre de calories par habitant y est de 2.000, ce qui est faible. Le Japon compte 90 millions d'habitants sur une territoire une fois et demi plus grand que la Grande-Bretagne. Or, l'accroissement de la population y est tel que dans 10 ans, il y aura 100 millions d'habitants. C'est actuellement le pays le plus surpeuplé de l'histoire, surtout étant donné que le pays est tellement montagneux, que l'étendue cultivable par tête d'habitant n'atteint pas 6 ares (un septième d'acre anglais, ou 40 1/2 ares).

Aux Indes, il y a davantage de possibilités théoriques. Mais l'économie est très déficiente, la culture tout à fait primitive. Aussi la moyenne des calories par habitant et par jour n'est-elle plus que de 1.590. Sur 380 millions d'habitants aux Indes, on peut dire qu'il y en a 250 sous-alimentés. Et pourtant la population augmente de 5 millions par an. Les villes grossissent de manière terrifiante. Culcutta a passé de 3 millions en 1941, à 5 millions actuellement. Les gouvernements japonais et indien sont entrés dans la voie de la législation anti-conceptionnelle et c'est là, humainement et moralement parlant, chose très grave, bien que M. Huxley l'approuve chaleureusement et voudrait voir le système étendu au reste du monde !

Autre pays surpeuplé : l'Indonésie. L'île de Java, qui est presque entièrement agricole, est deux fois plus peuplée à proportion que l'Angleterre si puissamment industrialisée. On n'y compte que 16 ares, propres à la culture, par tête d'habitant. Le montant des calories par jour y est de 2.000. On pourrait croire qu'un moyen très simple de décongestionner Java serait d'occuper Sumatra et Bornéo, îles très grandes et toutes proches, bien moins peuplées. Mais le défrichement de Sumatra s'est révélé au-dessus des forces des colons qui l'ont essayé. Il faudrait des moyens beaucoup plus puissants, que l'on ne possède pas actuellement. A Bali, au Thaïland, aux îles Fidji, la situation est meilleure, mais d'ici la fin du siècle, il est probable que la surpopulation deviendra menaçante.

Huxley aborde ensuite le problème particulier de l'Australie, vaste continent, sur lequel les Asiatiques affamés jettent des regards d'envie, mais que des lois rigoureuses ferment à l'immigration, ce qui crée un climat de tension internationale en cette partie du monde. Et il conclut ainsi :

« Bien que je puisse paraître avoir peint la situation sous des couleurs bien sombres, je voudrais terminer par une clé d'espérance. Tout comme la menace effroyable de la guerre atomique a ramené l'humanité au bon sens et paraît devoir la conduire à la mise hors la loi de toute guerre en tant que moyen d'action de la politique internationale, je voudrais pouvoir prédire que de même la menace de la surpopulation va promptement amener une reconsidération des valeurs et engendrer un nouveau système de vie humaine. Mais le temps presse. Cette année va ajouter plus de 34 millions d'habitants à la terre et sûrement, au cours des deux ou trois prochaines décades, ce chiffre va grandir encore. Si rien n'est tenté pour enrayer le mouvement, le surpeuplement du globe sera un fait accompli avant la fin du siècle, et il apportera avec lui un chargement explosif de misère et d'égoïsme, d'envie et de désespoir. Il a fallu juste 10 ans, après Hiroshima, pour que les hommes se rendent compte de la gravité de la guerre atomique. Pouvons-nous espérer qu'il ne faudra pas plus d'une décade, après le Congrès de Rome en 1954, pour affronter résolument le problème de la surpopulation ? »

III

Une expérience de vie paléolithique

Nous avons parlé plus haut de la faible population de la terre, il y a 6.000 ans. Et pourtant, déjà à cette époque, le problème de l'alimentation se posa d'une façon angoissante pour les humains. Ils vivaient de chasse et de pêche, ou de cueillette des fruits sauvages. Mais la forêt ne suffisait plus à nourrir le nombre croissant des hommes. La découverte de l'agriculture apporta le salut.

Dans la même revue *Scientific American*, de mars 1956, que l'on vient de citer, M. Johannes Iversen raconte une curieuse expérience qui vient d'être faite au Danemark, au sujet de ce passage de la vie de chasseur à la vie de laboureur. Le titre de l'article est le suivant : « *Défrichement de la Forêt à l'âge de la pierre* ». Et l'auteur résume le sujet, selon la méthode américaine, en ce long sous-titre : « Pendant la période néolithique les chasseurs du nord de l'Europe devinrent peu à peu des cultivateurs. En se servant de leurs outils et de leurs méthodes, des chercheurs danois ont reconstitué la manière selon laquelle ils ont défriché le pays et cultivé leurs blés. »

Ce fut sans nul doute l'une des plus grandes révolutions économiques de l'histoire. Les outils de l'homme étaient jusque-là le javelot, l'arc, le filet.

A l'âge néolithique, les hommes se mettent à cultiver la terre. Ils sèment, ils récoltent, ils savent faire du pain. Ils ont des troupeaux domestiques.

Un groupe de savants danois a voulu réaliser par expérience cette transformation prodigieuse.

Le Danemark, justement, possède, dans ses musées, des quantités d'outils des deux périodes : mésolithique et néolithique. Dans la vase des anciens lacs, ensevelis dans des couches de pollen végétal, qui sert merveilleusement à les dater, on a découvert les instruments en os et en silex, dont se servaient les hommes de ce temps-là. Et voici ce que suggèrent les études des débris végétaux de l'époque.

Vers la fin de l'époque glaciaire, la végétation sauvage prit un puissant départ. Les chasseurs affluèrent au Danemark. Les forêts devinrent denses et impénétrables. Le gibier se fit rare et inaccessible. Les hommes quittèrent la forêt intérieure et se réfugièrent sur les côtes pour y vivre de pêche et de chasse au piège. Cela dura des milliers d'années.

Mais un beau jour, des hommes se montrent de nouveau dans la forêt. Les défrichements commencent. Le pollen ou résidu végétal des arbres diminue rapidement en certaines régions, pour faire place à un pollen de plantes herbacées et l'apparition des céréales et d'herbes nouvelles, surtout du plantain que les Indiens de l'Amérique du nord appelaient « l'empreinte des pas de l'homme blanc ». Puis apparaissent des essences d'arbres qui suivent régulièrement les défrichements de forêts : bouleau, tremble, saule. La présence du bouleau laisse entendre que l'homme se servait du feu pour défricher la forêt, car en sol fertile le bouleau ne succède à la forêt de chênes qu'après le passage du feu. La flore du sol se modifie, dans le même temps, d'une manière radicale et significative. Trèfle rampant, petite oseille, herbe à moutons, voilà ce qu'on trouve. On devine que des prairies herbeuses se développent en bordure des forêts de bouleaux et de noisetiers.

Enfin, arrive une troisième phase. Les herbes, les bouleaux et même les noisetiers déclinent à nouveau pour faire place derechef à la forêt de grands arbres. Cela signifie que les hommes défrichaient de vastes espaces de la forêt primitive, avec leurs haches, mettaient le feu dans leurs défrichements, semaient une partie limitée du terrain ainsi gagné, en céréales, et faisaient du reste des pâturages pour leurs animaux. La colonisation d'une partie de la forêt ne durait pas longtemps. Quand la forêt repoussait, on cherchait un autre terrain favorable. D'après les témoignages des débris végétaux, certains de leurs établissements n'ont pas pu durer plus de 50 ans.

Les savants ont donc résolu de faire l'expérience des travaux de ce genre. Deux paléontologistes danois, Jörgen Troelsmith et Svend Jörgensen, obtinrent du musée national de Copenhague des lames de haches en pierre polie, et ils les emmanchèrent d'après le modèle d'un manche découvert dans un marais danois (manche Segerslev). Les haches néolithiques étaient fixées dans un trou rectangulaire creusé au bout du manche, mais d'une manière assez lâche pour ne pas se briser au choc. Les deux savants se firent aider par deux charpentiers professionnels. Ils entrèrent en forêt, en septembre 1952. On s'aperçut très vite que la hache de pierre ne peut être employée à la manière de la hache de métal, à grands coups partant du mouvement des épaules, mais seulement à petits coups rapides partant de l'avant-bras et du coude. Les charpentiers, obéissant à leurs habitudes, endommagèrent plusieurs haches. Les savants, eux, arrivèrent très vite à utiliser les haches de pierre de façon efficace. On parvint à abattre un chêne ayant plus d'un pied de diamètre, en une demi-heure. On défricha de la sorte près d'un hectare de forêt, en laissant en place les arbres trop gros, mais en les tuant par des coupures dans l'aubier. Nos savants conclurent que les hommes néolithiques avaient pu défricher de vastes portions de forêt, sans grande difficulté, avec leurs haches en silex. On fit alors appel à un expert de l'Université d'Helsinki, Kustaa Vilkuna, très versé dans les techniques d'éclaircissement des forêts par le feu, en usage en Finlande, il y a peu de temps encore. On attendit jusqu'en mai 1954, alors que les arbres abattus avaient eu plus d'un an pour sécher. Puis les broussailles et les branches d'arbres abattus furent répandues sur toute l'étendue du terrain à défricher. On mit le feu sur une longueur de 10 mètres, au moyen de torches de bouleau enflammé, attachées à de longues perches. A mesure que la bande était nettoyée, on poussait les tisons enflammés vers la bande voisine. Le feu était surveillé et entretenu de jour et de nuit, pour que tout le terrain fût bien nettoyé. Le chêne brûlant lentement, ce fut une tâche assez longue, mais sans grosse difficulté. On ne brûla que la moitié du terrain défriché, pour comparer les deux moitiés entre elles. Immédiatement après la fin de l'incendie, dans les cendres même, on sema les espèces de céréales du temps néolithique au Danemark : blés primitifs et orge, tirés des collections botaniques des musées. Pour comparer, on sema un terrain brûlé et un terrain non brûlé. Le contraste entre les deux fut frappant. En terrain non brûlé, la semence leva à peine. Le sol plutôt acide de la forêt ne convenait évidemment pas à la culture des céréales. Mais le terrain soumis au feu produisit une moisson luxuriante, que Axel Steensberg, spécialiste des méthodes agricoles anciennes et modernes, moissonna, à la manière néolithique, avec une faucille en silex et un couteau en silex. Il fut clair que les cendres de bois avaient corrigé l'acidité du sol, supprimé toute autre végétation et facilité ainsi la croissance des céréales. Mais le bienfait de l'incendie ne dure pas longtemps. L'année suivante — 1955 — la récolte fut beaucoup moins bonne. En ce moment, l'expérience continue. Dans la partie non brûlée, tout repousse, mais sans nouveauté intéressante. Dans la partie brûlée au contraire, une révolution botanique se manifeste. Beaucoup de plantains, de composées, pissenlits, carottes, pâquerettes, chardons, etc., beaucoup de mousses que l'on n'avait jamais vues dans la forêt et dont les germes ont dû être apportées par les vents.

Cette expérience, qui n'est pas encore terminée, a déjà justifié entièrement les conclusions tirées des analyses du pollen ou débris végétal des couches géologiques. On a eu la preuve que l'homme néolithique a pu défricher, puis cultiver, sans abandonner, cela va de soi, la chasse et la pêche, ni

la cueillette des fruits. Il est possible qu'au Danemark, les pêcheurs et chasseurs soient restés près des côtes, tandis que le défrichement des forêts était opéré par une race de vigoureux envahisseurs.

IV

Le centenaire de Menéndez y Pelayo

Voilà un centenaire — celui de la naissance de Menéndez y Pelayo — auquel beaucoup d'entre nous n'auraient pas pensé. Et cependant, l'Espagne le considère, non sans raison, comme l'un de ses écrivains contemporains les plus brillants et les plus érudits. Le Conseil supérieur des Recherches scientifiques, en Espagne, a entrepris, depuis 1946, la publication de ses Œuvres complètes sous le titre suivant : *Edicion Nacional de las Obras completas de Menéndez y Pelayo* (Santander). Il y a là déjà de quoi remplir un beau rayon de bibliothèque : cinquante-trois volumes, qui se répartissent de la façon suivante : *Histoire des Hétérodoxes espagnols,* huit volumes, — *Histoire des idées esthétiques en Espagne,* cinq volumes, — *Etudes et Discours de critique historique et littéraire,* sept volumes, — *Anthologie des Poètes lyriques castillans,* dix volumes, — *Bibliographie hispano-latine classique,* dix volumes, — *Etudes sur le théâtre de Lope de Vega,* six volumes, — *Histoire de la poésie hispano-américaine,* deux volumes, — *Essais de critique philosophique,* un volume, — *Origines du roman,* quatre volumes. — Et l'on ignore encore le nombre des volumes qui seront, dans cette collection, consacrés à la correspondance complète de l'auteur ou à ses inédits.

Quelle est la valeur de cette œuvre immense ? Tous les connaisseurs sont unanimes à la placer très haut. On est même en droit de s'étonner que le nom de Menéndez y Pelayo ne soit pas davantage connu au-delà des frontières de son pays. Mais il a eu deux torts impardonnables, semble-t-il, aux yeux de beaucoup de critiques, de ceux qui font et défont les grandes réputations : il fut avant tout *catholique* au point d'avoir pu dire que sa foi était *a machamartillo,* ce qu'on peut traduire : « à l'épreuve de la bombe » ou « une foi blindée », — et il fut aussi obstinément *espagnol* à tous crins, en ce sens qu'il n'a cessé de défendre son pays contre les calomnies ou les dédains qu'on a voulu lui prodiguer. Raison de plus pour lui apporter ici l'hommage qui lui est dû.

Nous prenons pour guides les deux beaux articles consacrés à sa mémoire par le R. P. D. Mondrone, S. J., dans la *Civiltà cattolica* du 21 janvier et du 4 février 1956, sous le titre : *Marcelin Menéndez y Pelayo, au premier centenaire de sa naissance* (1856-1956).

Il naquit le 3 novembre 1856, à Santander, capitale des Cantabres, ces fiers ancêtres des Basques. Sa famille était profondément chrétienne. Il fut un enfant prodige. En 1871, il vient, à 15 ans, achever ses études de lettres et de philosophie à Barcelone. Son professeur Milà y Fontanals le proclame un « miracle de talent ». Dès cette époque, il remplit de stupeur les bibliothécaires, par son assiduité à lire les livres et manuscrits importants. En 1873 il vient à Madrid. Son professeur de métaphysique, Nicolas Salmeron, qui était féru de Krause, philosophe allemand apparenté à Schelling, auteur du « panenthéisme », menace ses étudiants de refuser tout le monde à l'examen final, en raison du peu d'écho rencontré par ses leçons auprès d'eux. Menéndez, qui était du nombre des opposants, va se présenter à Valladolid et y obtient la licence. Il revient alors à Madrid et conquiert le doctorat ès-lettres philosophie avec une thèse sur *Le Roman chez les Latins.*

Dans l'intervalle, Menéndez est devenu maître, en dehors du latin et du grec, des langues suivantes : français, anglais, allemand et catalan. Il est si coté, dans les sphères officielles, qu'on lui confère une bourse d'études, dont il profite pour aller visiter les grandes bibliothèques d'Europe, Portugal, Paris, Louvain, Gand, Bruges, La Haye, Bruxelles, Amsterdam, Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Palerme. Et il rapporte de ce voyage des monceaux de notes et de documents. A vingt ans, il rédige le *Discours* préliminaire de son ouvrage capital : *Histoire des Hétérodoxes espagnols ;* il en indique la nécessité, en trace le caractère et la composition.

A vingt-et-un ans, il est autorisé par un décret-loi spécial à occuper la chaire d'histoire et de littérature à l'Université de Madrid. Il s'impose à tous. Il est l'objet des plus violentes attaques et des plus vifs enthousiasmes. Quant à lui, rien ne le détourne de son travail. Il est recueilli, assidu, toujours plongé dans ses livres, vrai chartreux des bibliothèques. Il ne cherche pas les honneurs, ce sont les honneurs qui courent après lui. Une douzaine d'académies lui ouvrent leurs portes. A deux reprises, on le nomme député, puis sénateur. On l'invite à toutes les grandes cérémonies intellectuelles d'Espagne. En 1890, ses admirateurs lui offrent un volume d'hommages pour la vingtième année de son professorat. Et il reste le seul qui « ne veuille rien savoir de l'existence de Menéndez y Pelayo ».

Il est d'une modestie incroyable et proverbiale. Sa vie est celle d'un « travailleur inconfusible », selon le mot de S. Paul à Timothée (II Tim., II, 15). A sept heures, une tasse de café. Ensuite, jusqu'à midi, il écrit à son bureau. A midi, déjeuner. Aussitôt après, il va à la bibliothèque nationale et y reste jusqu'à 17 h. De retour chez lui, il lit et écrit jusqu'à 20 h., soupe, et se remet au travail jusqu'à minuit ou deux heures du matin. En face de son lit, un grand Christ et une Vierge immaculée reçoivent ses derniers regards avant qu'il s'endorme. Jamais au théâtre, jamais de promenades, jamais de visites de distraction. Durant ses voyages, il n'a pour compagnons que ses livres. Il est doux, bon et juste. Jamais d'injures à un adversaire.

Il est ferme dans ses convictions. Il n'admet pas qu'il y ait, ni même qu'il puisse y avoir un conflit quelconque entre la science et la foi. Mais il enseigne que la science doit rester dans son domaine, et la foi aussi. Les conflits ne peuvent venir selon lui que « d'une assertion scientifique défectueuse ou d'un scrupule dogmatique inopportun transformant en article de foi ce qui n'en est pas un. » On ne saurait croire avec quelle largeur d'esprit il savait apprécier le talent partout où il le rencontrait, fût-ce chez les ennemis de sa foi. Il savait bien que la grâce ne détruit pas la nature,

et que les talents de bien penser et de bien dire peuvent se rencontrer même chez des hommes étrangers à la foi. Peut-on méconnaître le génie d'un Platon, la profondeur d'un Aristote, l'éloquence d'un Cicéron, la douceur de Virgile, la finesse d'Horace ? Il avait lu et médité les ouvrages d'esthétique de Baumgarten et de Hégel ; il se reconnaissait le débiteur de Sainte-Beuve, en critique littéraire. Parlant d'Hippolyte Taine, il a écrit : « C'est un critique inspiré et suggestif, un artiste qui, dans ses explications, réussit à créer de véritables œuvres d'art, en leur donnant une vie plus durable et plus intense que celle des écrits dont il s'occupe. »

Le père jésuite Antoine Astrain, citant ce passage, déclare qu'on pourrait en dire tout autant de Menéndez y Pelayo lui-même. Ce qu'il ne peut admettre c'est qu'on touche à sa chère Espagne, qu'on diminue sa gloire, qu'on méconnaisse le mérite de ses grands écrivains, qu'on attribue à l' « Inquisition » un effet d'extinction des talents en Espagne. On sait qu'il est de mode de faire de l'Inquisition un épouvantail spécifiquement espagnol. L'Espagne est par antonomase la patrie de l'Inquisition, et au temps de Menéndez y Pelayo, il ne manquait pas d'Espagnols libéraux pour se mettre à la remorque des critiques étrangers et pour dire que l'Inquisition avait freiné le progrès en Espagne et amené la décadence du pays. Menéndez ne peut tolérer un tel langage. Il écrit à ce sujet des pages de feu. Et il y prouve, documents en main, « *que jamais l'on n'a écrit autant ni si bien en Espagne que durant les temps de prospérité de l'Inquisition* ». Et il soutenait, en outre, que seule une mauvaise foi insigne ou une ignorance crasse pouvait oublier que, dans les autres pays, il y avait eu des tribunaux bien plus aveugles et plus cruels que ceux de l'Inquisition espagnole.

Conclusion du P. Mondrone :

« Saint Ignace de Loyola et Menéndez y Pelayo : deux authentiques Cantabres, deux lutteurs héroïques, deux magnifiques croyants. Le premier fut tout entier conquis par son programme *ad majorem Dei gloriam* et il le propagea de sa péninsule dans le reste du monde. L'autre vécut et travailla *ad majorem Hispaniæ honorem* et il resta, dans sa vie et dans sa renommée, enfermé dans le cercle de sa patrie. »

V

Le pape des Saints

Le monde entier a célébré au début de mars 1956 les quatre-vingts ans du pape Pie XII. Un bon nombre de revues lui ont consacré des articles importants. Dans *La Revue des deux-mondes* du 1er mars, M. Henri Busser, de l'Institut, a commenté en termes très élevés et laudatifs la « *Lettre encyclique de S. S. Pie XII sur la Musique sacrée* », qu'il voudrait voir appliquée partout en toute sa rigueur. La revue populaire *Sélection* d'avril, a donné, sous la signature d'Emmet John Hugues, un bref mais très chaleureux article intitulé « *L'étrange rayonnement du pape Pie XII* », et l'auteur résumait sa pensée dans ce sous-titre : « Le Souverain Pontife, qui aspire avant tout à la prière, possède un ascendant extraordinaire ». Il expose :

« Il est... plus que ses prédécesseurs, le pape accessible, connu de tous les peuples de la terre. Chaque année, il reçoit en audience des dizaines de milliers de personnes. Il a serré la main à des chefs musulmans, des pasteurs baptistes, des paysans français, des membres du Congrès américain, des joueurs de football, des cantatrices, des stars de cinéma, des chefs de gouvernement, des coureurs cyclistes... défilé unique des grands et des humbles de cette terre, venus de tous les pays, appartenant à toutes les religions. »

Dans son numéro du 9 mars 1956, *L'Osservatore romano*, édition de langue française, a traité de Pie XII en tant que champion ou pour mieux dire prophète de la paix dans la justice. Jacques Maritain ensuite a développé le sujet : « *Le Pape, maître de la Parole* ». D'autres aspects encore ont été mis en relief, dans le même numéro, par Mgr Blanchet, par notre ambassadeur W. d'Ormesson, par E. Vito. Mais nous voudrions retenir ici l'article de Daniel-Rops, qui a pour titre : « *Le Pape des Saints* ».

« Une observation s'impose, dit l'éminent académicien, formellement, les saints occupent dans la pensée du Souverain Pontife une place considérable... Il suffit d'ouvrir aux tables les volumes de ses Actes, pour s'en convaincre. »

Au cours de l'Année sainte de 1950, par exemple, le pape n'a pas cité, dans ses discours ou ses actes, moins de 88 saints et, bien entendu, certains à des quantités de reprises. Sa mémoire chargée d'érudition lui fournit à tout instant des faits, des paroles, des exemples tirés de la vie des saints. Et il ne s'agit pas seulement des saints universellement connus et invoqués, mais de bien d'autres « que le grand public catholique a quelque peu oubliés ». Saint Alfère ou saint Nicétas sont appelés à cette barre, ou saint Antoine-Marie Claret ou saint Jean de Britto, aussi bien que saint Paul ou saint Augustin, ou saint Ignace de Loyola, plus célèbres. Au Moyen âge, l'humanité chrétienne vivait dans la familiarité de ses saints avec une intensité que nous avons perdue. « Elle se sentait fraternellement associée à cette part exemplaire d'elle-même. C'est ce sentiment si profond et si touchant qu'on pressent à la racine de la dévotion de Pie XII envers les saints, et cela déjà a valeur de leçon. »

Péguy avait coutume de dire, avec un bon sourire, qu'il « ne faut pas laisser les saints dans leurs niches ». Sans doute, il est plus commode de les situer en dehors de notre prise, « pour s'épargner à soi-même tout effort pour y atteindre ». Pour Pie XII, les saints sont bien de notre race, de notre condition, et ils ont eu à lutter comme nous, pour arriver à la sainteté, laquelle reste notre but, comme elle fut le leur. La familiarité avec les saints, étant d'ordre mystique, « transcende le temps ». La leçon de la sainteté est essentiellement intemporelle. Une phrase de saint Augustin ou de saint Benoît n'est pas moins actuelle qu'un mot de Thérèse de Lisieux ou de tel autre saint tout récent. Ce qu'un saint du IVe siècle a à nous dire, s'insère merveilleusement dans notre XXe siècle.

Il semble que le pape vive dans l'intimité de toutes ces gloires de l'Eglise dont il est le chef. Elles sont toutes présentes à son esprit et il est déjà des leurs. Il n'est donc pas étonnant que

Pie XII ait voulu être « comme le pape des grandes canonisations du XX^e siècle ».

« En une époque où il semble à certains que la sainteté a disparu de la terre, où d'ailleurs, dit-on, elle n'a plus rien à faire, quelle réponse à l'incrédulité et au scepticisme que ces proclamations solennelles, entourées d'un faste avec lequel la majesté naturelle du Pontife est spontanément accordée, mais dont aucune n'est dépourvue d'une profonde signification ! »

Et ces saints, ils viennent de partout. On y trouve des Italiens et des Français, des citoyens des deux Amériques. Ce sont des hommes d'action et de prière, mais aussi de jeunes enfants, tels que Dominique Savio et Maria Goretti. S'il y a une Jeanne de France, fille de Louis XI, et qui remonte à plus de quatre siècles, il en est de beaucoup plus proches de nous et que nous aurions presque pu connaître, si la Providence n'avait interrompu leurs jours.

Parmi les canonisations les plus émouvantes de Pie XII, on ne peut pas ne pas rappeler celle de son illustre prédécesseur, saint Pie X. Et ce ne sont pas seulement ses vertus exemplaires, sa simplicité, son humilité, sa transparence d'âme, qui lui ont valu les honneurs des autels ; c'est aussi que le message qu'il a apporté au monde est exactement celui qui — *hic et nunc* — était le plus nécessaire. Pie X fut en effet le pape de l'Encyclique *Pascendi* et celui du décret *Sacra Tridentina Synodus*, ce qui veut dire le pape qui a vaincu le modernisme, et le pape qui enseigna la pratique de la communion fréquente. Et cela résume tout ce que le catholicisme apporte au monde : une vérité solide comme le roc et un aliment inépuisable d'amour.

A l'autre bout de l'échelle, une autre canonisation faite par Pie XII est aussi éminemment actuelle, celle de la petite sainte Maria Goretti. Une obscure paysanne des Marais Pontins, une petite catholique sachant tout juste son catéchisme, mais le sachant bien et le pratiquant jusqu'au sang ! « Est martyr, a dit saint Thomas, quiconque préfère la mort au péché ». A une époque comme la nôtre, hantée du démon de la jouissance sensuelle, quel magnifique exemple que celui de cette petite sainte « par qui le refus du péché fut porté jusqu'au sacrifice suprême ». Comme le dit fort bien ici Daniel-Rops :

« Sainte Maria Goretti, c'est, dans la ténèbre de la conscience humaine, la petite flamme inextinguible, et c'est aussi, selon le dogme de la communion des saints, une promesse de rémission autant qu'une protestation vivante. »

Et voilà pourquoi « cette canonisation était riche de leçons que notre temps doit entendre : elle était au cœur du paradoxe chrétien. »

VI

Le prétoire identifié

Dans la revue *Ecclesia* de Daniel-Rops, au numéro d'avril 1956, un article non signé a le titre suivant : « *Le Prétoire où Pilate jugea Jésus-Christ est désormais identifié* ». En effet, le 21 mai 1955, une religieuse de Notre-Dame de Sion, sœur Marie-Aline, a soutenu à la Sorbonne, devant un magnifique auditoire, une thèse de doctorat ès-lettres sur ce sujet même. Le président du jury, M. Picard, en décernant la mention « très honorable » à la candidate, a pu conclure :

« Vous n'avez pas dissimulé les difficultés, mais vous avez des arguments que, pour ma part, je considère comme très solides. Je tiens à dire que j'accepte votre point de vue. »

A Jérusalem, de nos jours, les pèlerins ne manquent pas d'aller voir, dans les fondations du couvent de Notre-Dame de Sion, l'emplacement qui est regardé désormais comme celui du Prétoire, à savoir le *Lithostrotos*. Il s'agit d'une sorte de crypte assez basse, avec un pavement irrégulier, et de larges dalles portant des inscriptions antiques. On y a ajouté un autel fort simple, et l'on y trouve quelques ex-votos.

A vrai dire, on a longuement discuté sur cette localisation. Ici, nous sommes sur l'emplacement de la tour « Antonia ». Mais Pilate ne résidait-il pas plutôt au palais hérodien, dans la ville haute ? La sœur Marie-Aline a voulu démontrer que Pilate résidait bien à l'*Antonia*, et que c'est bien là qu'il a jugé le Christ. Pour le prouver, elle fait l'historique de l'*Antonia*. Dès la fondation du Temple par Salomon, une forteresse avait été élevée au nord-ouest du sanctuaire, pour le protéger. Cette forteresse s'appelait *Birtha*. A l'époque hellénistique, elle devint la résidence des rois-pontifes de la dynastie hasmonéenne, et elle s'appela *Bâris*. Dès le début de son règne, en l'an 37-35 avant Jésus-Christ, Hérode-le-Grand remplaça *Bâris* par une nouvelle forteresse, qu'il surnomma *Antonia*, en l'honneur de Marc-Antoine, son protecteur romain. L'Historien Flavius Josèphe décrit cette citadelle avec admiration :

« L'*Antonia*, dit-il, ressemblait à une ville par ses ressources, à un palais royal par sa magnificence ; elle présentait l'aspect extérieur d'une citadelle... et dominait le Temple. »

Hérode y établit sa résidence durant une douzaine d'années. L'*Antonia* servit ensuite de caserne aux soldats romains de l'occupation, de l'an 6 à l'an 66 de notre ère. Quand Titus vint faire le siège de la ville, l'*Antonia* lui opposa une longue résistance, et sa chute amena celle de la cité entière (70). Titus la fit raser. Les débris furent entassés les uns sur les autres. On bâtit plusieurs fois sur ses ruines. Le couvent de Notre-Dame de Sion fut la construction la plus récente. Mais de 1930 à 1950, la sœur Marie-Aline, sous la direction du R. P. Vincent, l'archéologue si connu de Jérusalem, eut l'idée de faire des fouilles sous les fondations du monastère et ce sont ces fouilles qui ont conduit à la découverte du « Lithostrotos » ou dallage de pierres. On a pu d'une part reconstituer le plan de toute la forteresse, et d'autre part, sur le dallage, voir les traces des jeux des soldats, sous forme de marelles, et on a identifié un « jeu du Roi », auquel s'adonnaient les légionnaires en garnison, et qui leur a peut-être donné l'idée affreuse de jouer avec leur captif, Jésus, en le couronnant d'épines : « Au jeu du Roi, le Roi des Juifs ! »

Que ce lieu ait bien été celui où Pilate dressa son prétoire, et jugea Jésus, c'est ce qui ressort, d'après la thèse de Mère Marie-Aline, de plusieurs considérations importantes.

En premier lieu, quand les procurateurs romains quittaient leur résidence habituelle, qui était à Césarée-sur-Mer, capitale de la province, pour venir à Jérusalem, ils avaient le choix entre le palais d'Hérode de la ville haute, ou l'Antonia de la ville basse. Mais, en l'an 30 de notre ère, Pilate qui avait des raisons de se méfier de l'agitation des Juifs, dut choisir l'Antonia, en raison de sa proximité du Temple, qu'elle dominait, au lieu du palais d'Hérode qui s'en trouve, à vol d'oiseau, à 650 mètres.

En second lieu, comme l'a fait remarquer M. Picard, président du jury de la thèse, « les Romains s'installaient volontiers là où ils avaient combattu et où ils avaient vaincu ». C'était pour eux comme un lieu sacré, et les Romains, en gens très superstitieux, n'avaient garde de négliger un caractère aussi important. En outre, les séditions se produisant presque toujours dans le Temple ou aux alentours immédiats, c'était là qu'il fallait établir le poste de surveillance et de répression éventuelle, et c'était là qu'il fallait tenir les prisonniers, que l'on devait éviter d'avoir à conduire à travers toute la ville. Le tribunal devait donc être aussi proche que possible du lieu de l'arrestation et du foyer de fermentation.

Que si, maintenant, nous consultons les textes évangéliques, que trouvons-nous ? Dans S. Marc : « Les soldats amenèrent Jésus dans l'intérieur de la cour » (Marc, xv, 16). Et dans S. Jean : « Pilate s'assit en un lieu appelé Lithostrotos en grec, en hébreu Gabbatha » (Jean, xix, 13). Or, le palais de la Ville haute ne nous présente ni cour, ni dallage, ni « hauteur arrondie », ce qui est le sens du mot *Gabbatha*. Au contraire, à l'*Antonia*, on a retrouvé la cour, on a retrouvé le dallage de pierres, et l'*Antonia* est construite sur une croupe arrondie. Il y a donc toutes les chances possibles, pour que le procès romain de Jésus se soit déroulé à l'*Antonia* et nullement au palais de la Ville haute. C'est de là que la tradition fait partir ce qu'on appelle la *Via crucis*, le chemin de la Croix. Dès 333, le « Pèlerin de Bordeaux » y fait allusion. En 1106, le pèlerin russe Daniel, higoumène, le dit formellement.

Conclusion de l'article :

« Le concours d'arguments en faveur de l'*Antonia* est si grand que le doute ne semble plus guère possible. C'est là, sur ces dalles inégales, que le Christ a passé les heures nocturnes d'une mortelle attente, là que les soldats se moquèrent abominablement de lui, là sans doute, qu'il fut flagellé... Lieu de sainteté, de divine présence, que celui que les religieuses de Notre-Dame de Sion eurent le mérite insigne de nous rendre et dont elles sont les gardiennes aujourd'hui. »

VII

Le Brésil, le plus grand pays catholique

Sous le titre qu'on vient de lire, la *Herder Korrespondenz* de mars 1956, publie une étude assez étendue sur la situation religieuse du Brésil. L'avènement du président Kubitschek est apparu à beaucoup comme une victoire des gauches, et par conséquent comme une menace pour la religion catholique. Que faut-il penser de ce jugement ? C'est ce que l'article en question va nous permettre de dire.

Déjà dans notre Causerie du 1er avril 1954, nous avions résumé une étude du brésilien Gil José Câmara dans *Eglise vivante* (n. 4 de 1953), et cette étude est également utilisée par la *Herder Korrespondenz*, qui y ajoute cependant des précision utiles à connaître.

Et d'abord en quel sens le Brésil peut-il être appelé « le plus grand pays catholique » du monde ? Evidemment, au sens numérique. En effet, il compte 55 millions d'habitants, sur lesquels se trouve le pourcentage énorme de 93 % de catholiques, soit plus de 51 millions. Aucun autre pays au monde ne peut nous offrir un tel chiffre. Mais de quoi, de quels éléments humains est fait ce chiffre ?

Rappelons des faits. Le Brésil fut conquis et colonisé non par l'Espagne, mais par le Portugal, ce qui n'est pas la même chose. Les Portugais, en s'établissant là, n'y ont trouvé aucune civilisation indienne digne d'être notée. Il reste actuellement environ 150.000 Indiens, dispersés dans les profondeurs de la forêt vierge de l'Amazone, et dont certains sont à peine connus. Les Portugais, ayant besoin de main-d'œuvre pour défricher et exploiter le pays, y ont importé d'Afrique, du XVIe au XVIIIe siècle, environ 3 à 4 millions de nègres, qui y ont fait souche. Il n'y a pas de problème racial au Brésil, mais la couleur de la peau joue un rôle important. L'homme de couleur a moins de chance d'y faire son chemin que le « blanc ». Il est vrai qu'un homme qui arrive aux honneurs, y est réputé « blanc », quelle que soit par ailleurs son ascendance réelle et la couleur de sa peau, en sorte qu'il est difficile d'établir une statistique précise des races diverses. Enfin, depuis 50 ans, on estime qu'environ 7 millions d'Italiens se sont fondus dans la population brésilienne, et qu'il s'y trouve aussi des Allemands, des Japonais. Les statistiques ne sont pas d'accord sur les pourcentages des composants de ce mélange. On estime à 63,46 % celui des *blancs* (ou peut-être seulement 61,66 %) ; à 14,64 % (ou 10,96 %) celui des Nègres ; à 21,21 % (ou 26,54 %) celui des « pardos » ou mulâtres (mélange de blanc - rouge et noir) ; enfin à 0,49 % (ou 0,63 %) celui des jaunes, les derniers arrivés au Brésil. En principe, tout le monde parle ou doit parler le portugais. Les librairies du Portugal vendent beaucoup plus au Brésil qu'au Portugal même.

Mais ce qui est grave, au Brésil, c'est la scission totale du pays en deux secteurs entièrement différents et s'ignorant l'un l'autre. Il y a d'une part le « nouveau pays », qui compte environ 20 millions d'habitants, et qui se trouve dans les grandes villes, dans les régions industrialisées et sur les côtes atlantiques, — et il y a le « vieux pays », qui se trouve dans l'intérieur, et qui peut avoir 35 millions d'habitants.

De ce « vieux pays », nous avons donné, dans notre Causerie du 1er avril 1954, un aperçu. C'est ce qu'on nomme le pays des *Caboclos*. Le Caboclo est un broussard, il est issu du pionnier européen qui a pénétré dans l'intérieur des terres, qui s'y est mélangé aux Indiens ou métissé avec les nègres, mais qui a été conquis, dominé, digéré, modelé par l'ambiance géographique, par la savane et la forêt, par le soleil et l'air. Le *caboclo* n'a plus rien d'européen. Il vit en contact étroit avec le milieu physique. Il est sobre, méditatif, mélancolique, et il se sent vivre en Dieu, car il est croyant, mais il

it comme dans un rêve magique. Le latin d'Eglise t toutes les cérémonies du culte, sont pour lui ne magie familière, qui l'impressionne, lui en impose, mais qu'il ne comprend pas et ne cherche as à comprendre. Le Portugal, du reste, avait mporté au Brésil un catholicisme plus sentimental ue théologique. Le catholicisme brésilien tradionnel se cantonnait dans un culte des saints assez rimitif, et le plus souvent il s'agit de saints loaux. La réception des sacrements joue ici un rôle resque négligeable. Cette religiosité brésilienne se raduit par des neuvaines, des processions, des pèlerinages massifs dont les sanctuaires connus sont e but, et qui ne tient guère compte ni du calenrier ni des cérémonies liturgiques de l'Eglise. Un pas de plus, dit notre article, et l'on se trouerait en pleine idolâtrie ».

Un trait à retenir, c'est que la population brésilienne est peu cultivée, dans son ensemble. En pays nouveau », on compte de 10 à 20 % d'analphabètes, mais ce pourcentage s'élève à 60 % et plus, chez les *Caboclos* du « vieux pays », sans parler naturellement des Primitifs de la forêt amazonienne, où les analphabètes sont au nombre de 100 %. La loi a rendu l'instruction obligatoire, mais elle est mal obéie. Le clergé tel que nous le connaissons chez nous ne se trouve guère qu'en pays nouveau », c'est-à-dire dans les grandes villes et les régions côtières industrialisées. Mais un tel clergé est presque impensable, chez les *Caboclos.* Il y a peu de vocations chez eux. Les prêtres venus d'ailleurs ont peine à s'acclimater parmi eux.

C'est là un des problèmes les plus angoissants du Brésil. Le Brésil manque de prêtres et le peu de prêtres qui s'y trouvent sont mal répartis. Au Brésil, il y a un prêtre en moyenne pour 6.412 habitants, mais en fait, dans le ministère paroissial, on ne compte qu'un prêtre pour 9.200 âmes. De plus, ces prêtres sont concentrés dans les villes et centres industriels, et les religieux sont dans leurs couvents. Il s'ensuit que dans d'immenses étendues, on a peine à rencontrer un seul prêtre. La statistique de 1954 énumère 114 diocèses. En juillet 1955, Pie XII en a créé un 115e. Ils sont répartis en 18 provinces ecclésiastiques. Dans tout le pays, si l'on compte 144 petits séminaires avec 8.535 élèves en 1954, il n'y a que 38 grands séminaires avec 1.667 étudiants. Mais ces établissements sont très inégalement répartis entre les provinces. Les mieux fournies sont l'Etat de Minas Geraes (5 grands séminaires et 22 petits séminaires), celui de São Paulo (8 grands et 34 petits), celui de Rio Grande do Sul (6 grands et 22 petits) et celui de Parana, qui compte 4 grands séminaires. Le nombre total des prêtres au Brésil est de 3.417 séculiers et 4.593 religieux, en tout 8.010. Mais au diocèse d'Ilheos (Etat de Bahia), il n'y a que 37 paroisses pour une étendue de 58.000 km² (environ 9 de nos départements français) et en 1950, on n'y comptait que 22 prêtres séculiers et 8 religieux, dont l'âge moyen était de 52 ans, pour administrer 700.000 âmes ! Au diocèse de Bahia, on cite un prêtre qui, en 1951, administrait deux paroisses totalisant plusieurs milliers de km², dans un pays chaud et brûlé par le soleil. Le service ne pouvait se faire qu'à cheval.

L'un des ennemis les plus redoutables de la foi catholique au Brésil est le *spiritisme*, qui est érigé, dans la région côtière, en véritable pseudo-religion, avec des millions d'adhérents, dont la plupart sont baptisés et se disent catholiques. Ce spiritisme ou *Macumbisme* est une sorte de syncrétisme qui mélange le culte des esprits, venu d'Afrique, avec le culte des saints et les usages catholiques, au point de devenir un pagano-catholicisme. Il revêt des formes diverses selon les milieux, plus grossier chez les primitifs et plus raffiné chez les gens cultivés. Mais les évêques brésiliens ont dû prendre position nettement contre lui en 1955. Ils ont établi les 5 points suivants :

« 1° Le Spiritisme nie toutes les vérités de la foi catholique. — 2° C'est un mélange de toutes les superstitions de l'incrédulité moderne. — 3° Toute participation à une séance de spiritisme, sous quelque prétexte que ce soit, est expressément interdite aux catholiques. — 4° Tous les écrits, brochures revues et livres de spiritisme sont interdits aux catholiques. — 5° Les Spirites doivent être considérés comme de véritables hérétiques. »

En conséquence :

a) Les Spirites ne peuvent recevoir les sacrements, avant d'avoir donné pleine satisfaction contre le scandale qu'ils ont causé, d'avoir abjuré le spiritisme et d'avoir émis une confession de foi catholique. — *b)* Ils ne peuvent pas être admis comme parrains au baptême ni à la confirmation. — *c)* Ils ne peuvent pas être ensevelis religieusement et l'Eglise ne peut célébrer pour eux ni funérailles ni autres rites. Elle doit d'autre part s'opposer à ce qu'ils épousent des catholiques. »

A une date récente, le protestantisme venant des U.S.A. a fait de grands efforts pour s'implanter au Brésil. Il y a pénétré sous plusieurs formes : luthériens, méthodistes, congrégationalistes, presbytériens, baptistes, épiscopalistes, réformés, quakers, adventistes, pentecôtistes. En 1954, on estimait à 3,35 % de la population les adhérents aux diverses sectes protestantes. Il faut reconnaître que les protestants disposent de capitaux considérables, qu'ils peuvent ainsi ouvrir des écoles, lancer des journaux, et que leur propagande est de plus en plus redoutable.

Un autre aspect des dangers que court le catholicisme brésilien est le peu d'attention qu'on porte là-bas au sacrement de mariage. Une enquête accomplie en 1946-1947, en pays industriel de l'Etat de Bahia, parmi 1.388 ouvriers d'industrie, a révélé qu'il y avait parmi eux 68 % d'individus vivant en concubinage, et 32 % qui étaient mariés. Sur ceux-ci 41 % ne l'étaient que civilement, 41 % à la fois civilement et religieusement, et 18 % religieusement seulement et non civilement. Le mariage la plupart du temps a un aspect social, mais nullement religieux.

En terminant cet exposé, disons que l'arrivée au pouvoir de M. Kubitschek, s'il signifie une victoire de la « gauche », ne semble pas devoir profiter au communisme. Lors de son voyage en Europe, le président a négocié des accords économiques pour la mise en valeur de son pays, mais il s'est adressé pour cela aux pays de l'Occident, et non au bloc communiste. Au banquet qu'il donna à Rome, à la légation brésilienne, M. Kubitschek déclara textuellement :

« Je saisis cette occasion pour attester, en face des plus hautes autorités du Saint-Siège, ma volonté de

donner de plus amples témoignages à l'Eglise de mon appartenance et de mon respect. Je ferai tout pour employer le temps de ma présidence selon les normes de la sagesse et de la doctrine chrétiennes, et en particulier dans tout ce qui concerne les difficiles problèmes sociaux. »

On ne peut qu'applaudir à ces belles paroles.

VIII

Le clergé indonésien

C'est un missionnaire de Java qui nous parle du clergé indigène en Indonésie, dans *Mission-Bulletin* de janvier 1956. Et il pose les trois questions suivantes : 1° Quel est l'âge des Missions d'Indonésie ? — 2° Qu'ont-elles fait pour la formation d'un clergé indigène ? — 3° Quels espoirs s'offrent pour l'avenir ?

1° L'Indonésie fut évangélisée par saint François Xavier. Après lui, les Franciscains, les Augustins, les Dominicains, les Carmes et les Théatins travaillèrent à Timor, Florès, Célèbes, Bornéo, Sumatra. Mais toutes les missions du XVIe siècle furent détruites par suite des guerres et surtout de la colonisation hollandaise, calviniste et violemment anticatholique. Elle commença en 1606 à édifier un empire colonial, qui aura duré de 1606 à 1949. A partir de 1808, les missionnaires catholiques hollandais purent avoir accès dans la colonie. Mais la Hollande manquait de prêtres catholiques et ses effectifs, dans ce domaine, n'ont été renforcés que par des émigrés chassés de France, entre 1880 et 1903. Le Vicariat apostolique de Batavia, confié aux jésuites, s'étendait primitivement sur une longueur de 5.100 km. Ce ne fut que dans le premier quart du XXe siècle, qu'il put être peu à peu démembré en missions moins vastes : en 1902, préfecture apostolique de Nouvelle-Guinée confiée aux Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ; — en 1905, de Bornéo, confiée aux Capucins ; — en 1911, de Sumatra, aux Capucins ; — en 1913, Petites Iles de la Sonde, aux Pères du Verbe divin ; — 1927, de Malang aux Carmes ; — 1928, Soerabaya, aux Lazaristes ; — 1932, Bandoung, Pères de Sainte-Croix ; — 1932, Poerwokerto, aux Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Ces missions sont donc en pleine floraison, et de date récente.

2° Pour le clergé indigène, le P. A. Huonder, un des maîtres de la missiologie, a bien établi les diverses conditions à considérer : trois degrés : primitifs absolus, — peuples de culture simple, — peuples de haute culture. A la catégorie des primitifs appartiennent les îles de Bornéo et de Nouvelle-Guinée, avec leurs immenses forêts. Aux peuples de culture simple : Petites îles de la Sonde, Florès, Timor, etc. — enfin, culture la plus haute, à Java, qui, à elle seule compte 45 millions d'habitants, soit les 2/3 du total de l'Indonésie. Mais à Java, comme à Sumatra, la religion dominante est l'Islam. Les catholiques, en 1928, n'étaient en tout que 275.336, dont 64.774 Européens. Il n'y avait donc que 210.562 Indonésiens. De ce nombre il faut déduire les 150.000 appartenant aux peuples de culture simple des Petites îles de la Sonde. Il ne restait que 60.000 pour les pays plus évolués.

On se mit à l'œuvre sans retard. Java eut son petit séminaire en 1925, les petites îles de la Sonde en 1929, Célèbes en 1931. Dans les mêmes missions, des grands séminaires apparurent successivement en 1936, 1935 et 1937. Pourtant on n'avait pas attendu jusque-là pour avoir un commencement de clergé indigène, car le premier prêtre javanais, formé en Hollande, avait été ordonné en 1926. Il avait été envoyé au petit séminaire dès 1914. Un Javanais, Mgr Soegijapranata, qui est évêque de Semarang, était étudiant en philosophie en Hollande, en 1923. Mais il est évident que la création des petits et grands séminaires sur place a favorisé le développement d'un clergé indonésien. De 1914 à 1941, il a passé dans les séminaires indiqués plus haut 282 Indonésiens et 17 Européens. En 1941, le nombre des prêtres indigènes était de 20. Pendant les quatre ans de guerre, il se fit encore une quinzaine d'ordinations en Indonésie et autant en Europe. Mais l'occupation japonaise, du début de 1942 au mois d'août 1945, porta un rude coup à la formation du clergé indigène. Les deux séminaires de Célèbes furent détruits. Le recrutement des séminaristes en fut tari momentanément. A Java et aux Peties îles de la Sonde, la formation des candidats à la prêtrise put cependant se poursuivre, mais les petits séminaires furent fermés.

Les Japonais arrêtèrent et internèrent tous les prêtres européens, sauf un très petit nombre. Le ministère des âmes passa donc, à Java, Bornéo, Bangka aux prêtres Indonésiens, qui étaient de 20 à 30. Ces prêtres se dépensèrent courageusement, et purent même maintenir le grand séminaire de Java, avec ses cours réguliers. Ils se rendirent assez populaires pour que, aux élections au Parlement de Makassar, 4 prêtres dont 3 Indonésiens fussent élus députés. A Florès, un prêtre indigène fut élu Président du Conseil suprême et si l'évêque ne s'y était opposé, 4 autres prêtres indigènes auraient été élus membres de ce Conseil à l'unanimité. A Java, deux prêtres indigènes furent chargés de cours aux Universités de Djokjakarta et de Solo.

Détail curieux : on avait essayé de fonder un petit séminaire à Bornéo, en 1935-1936, parmi les populations les plus primitives ; il fallut le fermer. Seulement, quand l'Indépendance fut proclamée entre 1947-1950, ce furent justement les anciens petits séminaristes de l'île qui se virent appelés aux charges les plus importantes : députés, chefs de la police, etc.

Enfin, ce qui est le plus consolant, c'est l'évolution religieuse de Java. C'était la citadelle de l'Islam. Avant 1903, on n'y enregistrait aucune conversion. En 1914, deux petits séminaristes partaient pour la Hollande. Mais en 1940, tout avait changé de face. Un évêque indonésien, Mgr Soegijapranata, y gouvernait une chrétienté florissante. Et autour de lui un clergé indonésien existe et travaille à la conversion du pays. Parlant de la Hollande, un leader du mouvement d'indépendance, a pu dire :

> « Si le Gouvernement colonial avait eu, à notre égard, l'attitude de l'Eglise catholique à l'égard du Clergé indonésien, il n'y aurait pas de lutte politique en ce moment. »

Ces paroles sont à retenir. Elles pourraient s'appliquer à la plupart des pays soumis à la colonisation. L'Eglise catholique a pris les devants et donné l'exemple des formules d'assimilation intelligentes et justes !

3° La situation en 1949 était la suivante : Le nombre total des chrétiens, qui était de 275.336 en 1928, a passé à 784.417. Il y avait alors sur le nombre total, 64.774 Européens, et en 1949, 85.441. Les catholiques indigènes ont donc passé de 210.562 à 698.976. Cela veut dire que leur nombre a plus que triplé. Une loi de missiologie veut que le nombre des vocations s'accroisse rapidement, dès que le nombre des mariages entre catholiques grandit. C'est ce qui arrive en Indonésie. Le nombre des séminaristes, petits et grands, a passé de 282 en 1941, à 485 en 1949. Le nombre des prêtres indigènes qui était de 20 en 1941, était en 1949 de 94, dont 44 à Java et 50 dans les autres îles. Ajoutons que la hiérarchie a tenu à ce que ce clergé reçût une formation aussi poussée que possible : six ans d'études secondaires, six ans de grand séminaire. Rome a été intransigeante sur ce point. Elle ne veut pas de prêtres « au rabais », même parmi ces populations primitives. Elle ne veut pas que les prêtres indigènes soient des prêtres de second rang, auprès des Européens. Pie XI ne cessait de dire : « Comme candidats à la prêtrise, ne prenez que des sujets bons et sûrs, non des douteux. » Rien de plus sage que cette règle. Elle porte là-bas des fruits que tout le monde peut admirer et qui donnent de grands espoirs pour l'avenir.

IX

L'Eglise catholique à Florès

On a remarqué que, dans les statistiques précédentes, l'on ne nous donne que les chiffres de 1949. Mais des changements rapides se produisent actuellement, si nous en croyons le même numéro du *Mission-Bulletin*. Le théâtre des conversions les plus nombreuses est la petite île de *Florès*.

La revue que nous citons dit positivement : « Le Congo belge en Afrique et l'île de Florès en Indonésie sont de nos jours au nombre des missions les plus florissantes du globe ». Ce rapprochement entre le Congo belge et Florès et des plus intéressants. On sait, en effet, qu'au Ruanda-Urundi, dont nous avons si souvent parlé ici même, l'augmentation du nombre des catholiques est d'environ 280.000 par an. A Florès, un accroissement du même ordre est à noter, bien que le total de la population soit bien moindre. Il existe dans cette île déjà 511.685 catholiques, avec 150 prêtres — un pour 3.400 fidèles. Bien que le territoire de Florès ne soit pas même de 1 %, par rapport au territoire total de l'Indonésie, le nombre des catholiques y atteint 43 % de l'ensemble des catholiques d'Indonésie. Cela permet de conclure que cet ensemble atteint actuellement 1.200.000 catholiques, sur 66 millions d'habitants. Mais à Florès, les catholiques sont d'ores et déjà plus de la moitié de la population. Ils n'étaient que 27.000, en 1913, quand les Missionnaires du Verbe divin y prirent en main la mission. Actuellement, l'île est divisée en 3 vicariats apostoliques. *Le nombre des catholiques y a été multiplié par* 20, *de* 1913 *à* nos jours.

Le rév. Père Paul Arndt, de la Société du Verbe divin, nous donne dans la même revue, un aperçu sommaire de la géographie et des idées de la population à Florès.

Cette île, qui mesure environ 14.273 km² de superficie, est située au centre de la longue chaîne des Petites îles de la Sonde. Elle tient son nom des Portugais qui ont traduit dans leur langue le nom du cap Tandjung Bunga, qui signifie Cap des Fleurs. L'île a une longueur de 400 km. d'ouest en est, à environ 7 degrés de latitude au-dessous de l'Equateur. Vers l'ouest, la largeur est plus grande. A l'est, elle se rétrécit jusqu'à 13 km seulement, à Lela. On trouve à l'île l'allure d'une grosse baleine, qui aurait la tête tournée vers l'ouest. Elle est traversée par une chaîne de montagnes, qui laisse, du côté nord, une place à de belles plaines, très fertiles. Ces montagnes sont toutes volcaniques, volcans éteints en général, mais il en reste 8 en activité, et aussi beaucoup de sources chaudes. A Lio, on va visiter des lacs de cratères, aux eaux colorées : rouge foncé, — vert et bleu. Florès se trouve à la limite de la faune et de la flore sud-asiatique et australienne. Les animaux les plus gros sont le buffle des marais, le daim, le sanglier, et des serpents géants. Mais on trouve aussi à Florès une variété de lézard préhistorique [1], un lézard géant appelé *Varanus commodensis*, qui mesure plusieurs mètres de long et peut aussi bien nager que grimper dans les arbres. Parmi les oiseaux, il faut signaler les *cacatoès*, qui sont des perroquets. Toute la partie montagneuse du sud est couverte de forêts. A l'est il y a beaucoup d'eucalyptus.

La population de Florès est très mélangée. On y voit toutes les couleurs de la peau, du jaune clair au chocolat foncé. Toutes les variétés aussi de cheveux : droits, ondulés, laineux, bouclés. Les visages rappellent les facies Malais, Mongols, Australiens, Papous. Mélange également, dans les institutions sociales et religieuses. Les habitants vivent d'agriculture très primitive et les produits les plus communs sont le riz, le maïs, le manioc ou cassava, plusieurs sortes de fèves, de courges et de patates douces. On fait l'élevage des chevaux, des buffles, des porcs, des chèvres et de la volaille. Mais on ne tue le bétail que pour les grandes fêtes. Peu de chasse ni de pêche. Grande variété de huttes et de maisons, les unes pour une seule famille, les autres pour plusieurs ménages. Les vêtements, la poterie et tous les instruments domestiques sont de fabrication artisanale, surtout par les mains des femmes. Les hommes sont cultivateurs, mais au besoin aussi charpentiers, forgerons, menuisiers par intérim.

Au point de vue religieux, les non chrétiens ont toujours cru en un seul Dieu, habitant dans les cieux, mais aussi en une déesse-mère, qui n'est autre chose que la terre. Un très vieux païen expliquait :

« Les gens appellent la Terre notre mère, parce que Dewa, le Dieu du ciel, a formé le corps de l'homme de la terre et parce que l'homme ainsi provient de la

[1] Sur ces lézards gigantesques de l'ère secondaire, qu'on me permette de renvoyer à un livre illustré qui va paraître à la Bonne Presse, sous ce titre : *Monstres et Merveilles de la Préhistoire*, sous ma signature.

terre. En outre, la terre nous nourrit de ses fruits et après la mort nous reçoit dans son sein. »

On remarquera que le nom du Dieu du ciel, *Dewa*, est singulièrement apparenté au mot indo-européen, *Dev*, d'où vient *Deus, divinus*, et aussi *dies, diurnus*. Le Dewa de Florès est un être personnel et spirituel ; il est éternel, et on le compare aux nuages, parce qu'on ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont. Il procède d'une obscurité impénétrable. Il ne peut être vu qu'en songe et un tel songe est réservé aux clairvoyants. Il est sans origine et il est l'origine de tout. Il est bon, miséricordieux et juste, car il récompense les bons et punit les méchants.

Mais on pense rarement à lui. On s'occupe surtout des esprits, qui, pour la plupart, sont mauvais — des démons, en somme. Il faut rendre un culte aux bons esprits pour rendre les mauvais inoffensifs. C'est toujours, comme dans le folklore de chez nous, la lutte de saint Martin contre le diable. Les esprits habitent dans les déserts, les solitudes des montagnes, les grottes, mais aussi dans les maisons. Ils peuvent occuper des êtres humains. Les possédés sont considérés comme très dangereux. Un possédé doit être chassé le plus vite possible, ou vendu comme esclave, ou exterminé avec toute sa famille. Mais les bons esprits peuvent aussi châtier ceux qui ne les honorent pas comme il convient. Parmi eux, il y a aussi les esprits des ancêtres. Les uns et les autres peuvent se montrer sous des formes visibles : faucons, corbeaux, serpents, guêpes ou papillons, nuages noirs ou même des visages humains. Ils sont au travail surtout dans les calamités atmosphériques, tempêtes, maladies contagieuses, etc. Rien n'arrive de mauvais qui ne soit motivé par quelque crime. Malheur à celui sur qui tombent les soupçons de quelque grand crime : rapt ou inceste ! Il sera arrêté, percé de coups de lances, pendu, jeté dans l'abîme. Les Florésiens croient à l'immortalité de l'âme et au jugement. Par-dessus toutes ces idées, règnent des pratiques superstitieuses : sorcellerie, charmes, oracles, divinations, ordalies analogues à celles de notre Moyen âge, magie noire et blanche. Aucune action de quelque importance n'est accomplie sans quelque rite magique ou religieux. L'idée de descendance et d'hérédité est dominante en tout cela. Le lien de clan et de tribu est très puissant.

C'est dans ce milieu que le catholicisme est en train de faire merveille ! Il a déjà pris le dessus au point de vue numérique, et son influence ne cesse de grandir. Cette île de Florès méritait donc d'être signalée à notre attention, comme l'un des chaînons les plus vivants de la « communion des saints ».

X

Le débat anglican

La revue anglaise *The Month* de mars 1956 intitulait son Editorial (non signé) : « *Le Débat anglican* ».

On y explique la raison pour laquelle l'Eglise anglicane joue un rôle de premier plan dans le mouvement œcuménique actuel. C'est, selon la remarque d'un anglican, que *l'anglicanisme est lui-même un mouvement œcuménique*. Cela veut dire qu'il renferme dans son sein les opinions les plus diverses et même les plus contradictoires, sans voir d'inconvénient. Nulle part on ne pousse plus loin le syncrétisme, ou si l'on veut l'indifférence aux distinctions dogmatiques.

« Certains anglicans appellent maintenant leur Eglise « catholique », d'autres « protestante » ou « protestante réformée », et « catholique réformée » est aussi une expression très répandue. Le mot « catholique » est aussi interprété à volonté, suivant les groupes, soit comme synonyme de « conservateur et traditionnel », soit comme signifiant « universel et orthodoxe », sans cesser d'être protestant. »

Beaucoup par catholicisme veulent dire « enseignement complet de la révélation ». Mais un homme aussi universellement respecté que le défunt archevêque (anglican) d'York, se glorifiait de ce que les anglo-catholiques, les Evangéliques, les Libéraux se trouvaient chez eux également dans l'Eglise anglicane, dont, disait-il, la marque distinctive est la « compréhension ». Et pour nous au contraire, il n'y a rien d'aussi peu catholique ou davantage protestant que cette « compréhension » en vertu de laquelle chaque membre de l'Eglise peut, selon son jugement privé et personnel, interpréter la révélation à sa guise.

Il est évident, par exemple, que les Anglicans ont des opinions inconciliables entre elles au sujet de l'Eucharistie ou des Saints Ordres. Récemment la revue *The Month* a publié une série remarquable d'articles, sur les Ordinations anglicanes. Il y était dit que le seul fait de rejeter la notion de sacrifice de la messe viciait l'intention qui présida à ces Ordinations. La revue protestante *The English Churchman* s'est bornée à citer les articles en question en ajoutant à chacun d'eux : *Exactly* : exactement, c'est bien cela ! Et il ressortait du périodique protestant que ce qu'il y aurait eu de plus horrible, de la part des évêques anglicans donnant les Ordres, aurait été *la croyance en la Messe*. C'est donner raison à l'Eglise catholique, quand elle condamne les Ordinations anglicanes. L'intention manque, dans ces Ordinations, l'intention de faire de vrais prêtres, de véritables sacrificateurs «selon l'ordre de Melchisédech ». Et quelle que soit l'importance numérique de cette aile protestante, dans l'Eglise anglicane, elle en fait bel et bien partie intégrante et elle représente la tradition de cette Eglise, telle que l'histoire la révèle. Dans un livre récent, intitulé *Anglicanism and Orthodoxy* : « *Anglicanisme et Orthodoxie* », le professeur H. A. Hodges, qui est lui-même un « anglo-catholique », reconnaît et même insiste sur le fait que les XXXIX Articles, le Prayer-Book, le Catéchisme et l'Ordinal sont d'esprit protestant. « A travers tout le Prayer-Book et spécialement l'Ordinal, écrit-il, le ministère sacré est conçu comme un ministère de la Parole », et c'est « avec soin que la Présence réelle et le sacrifice eucharistique sont écartés ».

Il s'ensuit que la position anglo-catholique actuelle — ce que nous appelons la haute Eglise — « n'est qu'un développement moderne dû à l'étonnante contre-révolution des cent dernières années ». Si donc, il y a des Anglicans tout proches de nous — et il y en a — ils sont une apparition relativement récente, mais ils ne sont pas la véritable Eglise anglicane, qui se sépara de l'Eglise romaine, il y a quatre cents ans. En toute logique,

s devraient accomplir le pas qui leur reste à ire, pour revenir à l'unité catholique, et ne plus dmettre de communier avec des éléments tels que Eglise de l'Inde du sud les rassemble dans son œcuménisme ». On y trouve, en effet, des ex-nglicans, des Congrégationalistes, des méthodistes, s presbytériens, et la Cène du Sauveur y est nterprétée au sens strictement protestant. Sans oute, il s'est trouvé une faible minorité d'anglo-atholiques sous le titre de groupe *Crockford*, pour épudier ce mélange. Ce groupe constitue la So-iété pour la Réalisation de l'Unité catholique, la igue catholique, le Conseil pour les Contacts avec s Eglises étrangères. Mais il n'est qu'une infime inorité. La majorité du clergé et des fidèles an-licans approuve l'intercommunion avec des élé-ents nettement protestants. Cette faculté de « com-réhension » est tout simplement de l'agnosticisme. Et pourtant, elle découle naturellement de la onstitution d'une Eglise dans laquelle aucune rè-le de foi fixe, aucune autorité doctrinale décisive 'a jamais existé. Quand on veut critiquer l'angli-anisme, on se heurte à cette difficulté que « per-onne ne sait exactement ce qu'il admet comme ègle de foi ou même s'il en a une ». Les XXXIX rticles rejettent l'infaillibilité de l'Eglise, même elle des Conciles généraux. Ils érigent la Bible n seule règle de foi. Les Symboles eux-mêmes irent leur autorité non de l'Eglise qui les a dres-és, mais des Ecritures seules. « Un nombre sur-renant d'Anglais admet, même aujourd'hui, cette pinion évidemment impossible. » Nous disons bien: *mpossible*. Et tous les protestants sincères devraient n convenir. En effet, quels sont donc les titres de a Bible à être considérée comme inspirée de Dieu t infaillible ? On ne peut pas dire que ces titres ont connus par intuition, comme le soutenait Cal-in, ni que la liste des Livres Saints puisse être tablie de cette manière. Comment connaîtra-t-on s livres authentiques, alors qu'il y a eu tant d'a-ocryphes ? Le Nouveau Testament lui-même ne e donne nulle part comme infaillible. « C'est uni-uement par une Eglise infaillible que nous savons u'il existe des écrits inspirés et quels ils sont. »

« L'Eglise, au surplus, existait et prêchait l'Evangile, vant qu'un seul livre du Nouveau Testament fut écrit. t il n'y a aucune raison de supposer que l'Eglise qui écrit le Nouveau Testament a enfermé en lui toutes s doctrines essentielles. Au contraire, le fait de l'ins-iration et de l'énumération des livres inspirés, qui ont des doctrines essentielles, ne peut pas être attesté ar la Bible elle-même. »

La Bible ne dit donc pas tout. Elle ne contient as tout. Elle ne s'impose pas d'elle-même. C'est e l'Eglise qu'elle tire son autorité. C'est l'Eglise ui en atteste et l'inspiration divine et la liste imitative.

D'autre part, à qui appartient l'interprétation es Ecritures ? Tout le monde sait que cette inter-rétation varie selon les Eglises ?

« Le Romaniste, écrivait un Doyen de Cantorbéry, l y a 60 ans, y trouve la primauté de Pierre... Le pro-estant y découvre que Rome est la « Mère des Pros-ituées »... Le sacerdotaliste y voit la suprématie du rêtre, le protestant n'y trouve aucune trace de sacer-otalisme... Le calviniste y lit l'image terrifiante de la olère divine... L'universaliste y lit uniquement l'affir-ation d'un Père céleste tout aimant. »

Fonder la foi chrétienne sur la Bible seule, c'est donc livrer cette foi à toutes les incertitudes, à toutes les variations, c'est lui enlever toute base sûre. Quand éclata la Révolution protestante, les novateurs ne se posèrent pas ces questions essentielles. La Bible était connue, honorée, vénérée de tous. Son infaillibilité était tenue pour une donnée incontestable. Les novateurs, en quittant l'Eglise, brandissaient la Bible qu'ils tenaient d'elle et ils prétendirent la dresser contre elle. Mais leurs contradictions mêmes — et elles furent aussi nombreuses qu'immédiates — démontrèrent que la Bible : 1° ne se suffit pas, et 2° ne suffit pas. C'est ce qui permet de dire aux anglicans, dont les diverses nuances sont si fortement panachées : qui donc a raison, parmi vous, du moderniste, du libéral, du « broad Churchman », ou de l'anglo-catholique, quand il est question d'affirmer ou de rejeter des articles de foi aussi importants que la naissance virginale du Christ, ou la descente aux enfers, ou la résurrection, ou la présence eucharistique ?

Nous savons bien que beaucoup d'anglicans admettent que l'Eglise est infaillible, mais non la papauté. Mais alors où est cette Eglise infaillible, en dehors de la papauté, et comment connaître ses décisions ? D'autres encore parlent de l'Eglise primitive. Mais pourquoi l'Eglise primitive serait-elle plus infaillible que celle d'aujourd'hui et qui nous dira ce qu'enseignait la « primitive Eglise »? Cela n'est-il pas aussi impossible à dire que de déterminer le vrai sens des Ecritures, en dehors de l'Eglise ? Non, en dehors de l'Eglise catholique, aucune unité chrétienne ne sera jamais réalisable.

XI

Une thèse sur le pouvoir temporel des évêques de Viviers

On vient de publier une thèse de droit intitulée *Le pouvoir temporel de l'évêque de Viviers au Moyen âge* (815-1452). Bien que l'auteur de cette thèse ne soit pas un prêtre, son œuvre intéresse si nettement l'histoire ecclésiastique, qu'il nous est agréable de la mentionner ici [2].

Le candidat était M. Pierre Babey, actuellement « Conseil juridique à la direction de la Société Schneider et C^ie^, à Paris. » La soutenance eut lieu à Lyon, le 26 janvier 1954. Le jury était composé de MM. Falletti, président, Lapra et Richardot, assesseurs.

Ce qui ressort de cette thèse, c'est que toute l'histoire du Vivarais au Moyen âge fut dominée par la puissance temporelle des évêques de Viviers. La seigneurie de l'évêque, en cette région, fut le pivot de l'histoire et de l'évolution de cette partie de notre pays. Ce qui se passe là est un exemple de ce qu'on rencontrerait en beaucoup d'autres parties de la France. L'autorité de l'évêque fut d'abord d'essence religieuse et morale, mais elle devint, par la force des choses, politique et sociale.

L'évêque étant chef religieux devenait chef tout court. La foi des premiers chrétiens se traduisait par des donations abondantes et continues. Par ces

[2] En vente chez l'auteur, M. Pierre Babey, 3, place Carnot, Lyon ; grand in-8 de 338 pages ; 1.500 francs.

donations, l'évêque se trouvait en possession d'un patrimoine qui se transmettait d'âge en âge, en grossissant toujours. L'influence morale avait été la source de la force matérielle et celle-ci, à son tour, fournissait une base concrète à la puissance épiscopale.

Evidemment, cette évolution, telle qu'elle se produisit, ne pouvait affecter une telle courbe qu'en raison de la décadence de l'Etat. La thèse que nous résumons embrasse la période qui va de 815 à 1452. Mais la première de ces dates est celle qui suit la mort de Charlemagne, c'est le début d'un affaiblissement continuel du pouvoir central. Dans le même temps où les évêques de Viviers deviennent de grands propriétaires fonciers, l'autorité impériale, puis royale perdait de son rayonnement. Maître du sol, l'évêque était par là-même maître des revenus, maître des hommes qui cultivaient ses domaines, et c'est ainsi qu'il prit figure de « seigneur temporel », c'est-à-dire de pouvoir politique.

« Les évêques, dit M. Babey, qui se succédèrent sur le siège de Viviers, s'appliquèrent à conserver et à augmenter leur domaine foncier. Ils furent favorisés dans leur entreprise, par la permanence de l'Eglise qui offrait une stabilité et une continuité, sans égale ailleurs, dans un monde trop souvent bouleversé. En même temps que les avantages attachés à toute personnalité morale, cette pérennité leur offrit la possibilité d'arrondir sans cesse son patrimoine » (p. 286).

Mais dans le cas des évêques de Viviers, ce qui joua surtout, ce fut la position géographique spéciale du Vivarais. On sait qu'au traité de Verdun, en 843, l'empire carolingien fut divisé en trois parties. Au centre, se trouvait cette Lotharingie, qui comportait le titre impérial. Les évêques de Viviers se trouvaient en « terre d'empire ». De 820 à 1136, ils ne reçurent pas moins de dix diplômes consacrant peu à peu leur seigneurie régionale en domination temporelle très largement indépendante. « C'est surtout à sa situation en terre d'empire, précise M. Babey, que l'évêché de Viviers dut de jouir un certain temps d'une position exceptionnelle. » C'est qu'en effet, en dépit de l'auréole qui s'attachait à leur titre, l'autorité réelle des empereurs, parce que cette autorité dépendait de l'élection, n'arriva jamais au même degré d'efficacité que celle des rois. En Allemagne même, l'autorité impériale était constamment tenue en échec. C'était bien pis au royaume d'Arles, sur les deux rives du Rhône. Sans doute Conrad III, et plus tard, Frédéric Barberousse et Frédéric II tentèrent bien d'imposer leur prestige. Mais « on comprend que le Vivarais, par sa position excentrique, n'ait ressenti que de très loin la domination impériale. » L'évêque de Viviers se rendait, comme les autres, de temps en temps, à la Cour impériale, mais c'était presque toujours moins pour affirmer une subordination que pour solliciter quelque faveur utile.

Or, il en fut tout autrement, dès que les rois de France entrèrent en ligne. Sans doute, le roi de France ne pouvait, à l'origine, revendiquer aucun droit sur le Vivarais. La coutume était contre lui et rien, parmi les événements juridiques, ne pouvait favoriser de sa part la moindre prétention. Et cependant, le roi de France réussit, sans violence ouverte, sans guerre, à détacher de l'empire cette comté épiscopale, à la rattacher à la couronne et à l'incorporer au royaume.

C'est cette délicate et persévérante opération q[ui] nous est fort bien décrite, tout au long de la d[er]nière partie de cette thèse. L'évêque de Vivie[rs] était pourtant parvenu à l'apogée de son indépe[n]dance, quand les rois de France s'engagèrent da[ns] la voie qui les rendit maîtres du Vivarais. Co[m]ment la chose se produisit-elle ? Ce fut surto[ut] l'une des conséquences indirectes de la guerre d[es] Albigeois. La défaite des comtes de Toulouse, [le] passage de leurs possessions à la couronne d[e] France, rendit la royauté maîtresse du Languedo[c]. Dès lors, elle devait assurer ses communication[s] en étendant sa domination sur les contrées qui donnaient accès : Velay, Gévaudan, Vivarais [et] Lyonnais. Le passage par la vallée du Rhône d[e]venait une nécessité vitale pour la monarchie fra[n]çaise.

« Le sort du Vivarais a été si bien lié à celui [du] Languedoc que son rattachement à la Couronne s'e[st] opéré non pas par une pénétration royale du nord [au] sud, mais au contraire, par une infiltration du sud [au] nord. Ce furent les influences royales méridionales q[ui] pénétrèrent et transformèrent la situation juridique [du] Vivarais » (p. 290).

Ce fut l'agent du roi, le sénéchal qui, de lu[i]-même, et sans que le roi y fût pour rien, prépa[ra] de loin cette annexion. L'idée d'incorporer la se[i]gneurie épiscopale de Viviers au royaume vint pl[us] tôt de Beaucaire, où résidait le sénéchal, que d[e] Paris. Le traité de 1229, réunissant le Toulousa[in] au royaume, n'avait soufflé mot du Vivarais. Ma[is] le sénéchal réclama l'hommage de l'évêque de V[i]viers et ne perdit plus une occasion d'interven[ir] dans les affaires du Vivarais. En vain les évêqu[es] firent-ils appel au roi pour faire cesser ces empi[é]tements. Sous saint Louis, qui était la justice m[ê]me, l'appel fut entendu, mais le seul fait que [le] roi avait servi d'arbitre conduisit à l'idée que [le] roi de France remplaçait l'empire défaillant, da[ns] le rôle de justicier. L'habileté royale, sous les su[c]cesseurs de saint Louis, consista à rendre inse[n]sible pour l'évêque le passage de la souveraine[té] impériale à la souveraineté royale. Ce fut, so[us] Philippe-le-Bel, en 1308, que le résultat décisif f[ut] acquis. Et en 1358, pour la première fois, so[us] une plume vivaroise, la France est appelée « [la] patrie ».

Voilà ce que raconte magistralement la thè[se] très étoffée et très documentée de M. Babey.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Don Félix SARDA Y SALVANY. — **Le libéralism[e] est un péché**, suivi de la **Lettre pastorale d[es] Evêques de l'Equateur sur le libéralisme**. Tr[a]duit de l'espagnol par Mme la marquise de Tri[s]tany. — In-12 de 316 p., nouvelle édition. [—] Paris, Téqui, 1955.

On connaît l'ouvrage de don Sarda y Salvany, auqu[el] a fait écho le cardinal Billot dans l'introduction [...]

n traité *De Ecclesia*, t. II, *De errore liberalismi et riis ejus formis*.

Dans l'ordre des *doctrines*, le libéralisme est une érésie, parce qu'il commence par nier tous les dogmes christianisme en général, et ensuite chacun d'eux particulier. Il les nie tous en général, quand il affire ou suppose l'indépendance absolue de la raison indiduelle dans l'individu et de la raison sociale ou critéum public dans la société. Il nie la juridiction abue de Jésus-Christ-Dieu sur les individus et les soétés et, par conséquent, il nie aussi la juridiction léguée que le chef de l'Eglise a reçue de Dieu sur us et chacun des fidèles, quels que soient leur condion et leur rang. Il nie la nécessité de la révélation ivine et l'obligation pour tout homme de l'admettre il veut parvenir à sa fin dernière. Il nie le motif rmel de la foi, c'est-à-dire l'autorité de Dieu qui réèle, admettant seulement de la doctrine révélée les uelques vérités que son esprit borné peut comprendre. nie le magistère infaillible de l'Eglise et du pape , par conséquent aussi, toutes les doctrines définies enseignées par cette divine autorité.

Dans l'ordre des *faits*, le libéralisme est l'*immoralité dicale*. Il détruit le principe ou règle fondamentale toute moralité qui est la raison éternelle de Dieu imposant à la raison humaine ; il consacre le prinipe absurde de la morale indépendante, qui est au nd la morale sans loi, la morale libre, la morale sans ein ni limite.

Il convient donc de dire que le libéralisme dans l'ore des idées est l'erreur absolue et dans l'ordre des its l'absolu désordre. Par suite, dans les deux cas, est péché grave de sa nature.

Tels sont les principes fondamentaux qui dirigent ut le développement du livre dans toute sa rigueur octrinale. Est-il besoin de rappeler que, dénoncé à Index, le livre de don Sarda n'a reçu aucun blâme · Non seulement la Sacrée Congrégation n'y a rien ouvé qui soit contraire à la saine doctrine, mais son teur mérite d'être loué, parce qu'il expose et défend saine doctrine sur le sujet dont il s'agit, par des rguments solides, développés avec ordre et clarté, sans ulle attaque à qui que ce soit » (10 janvier 1887).

Les événements qui se sont succédés depuis près de ois-quarts de siècle n'ont pas diminué, bien au conaire, l'opportunité de cette doctrine. Elle paraîtra eut-être à quelques-uns trop austère et intransigeante. ais les principes sont et demeurent les principes. ans la pratique, on se souviendra de la réflexion pernente de Billot : « Dans cette question, nous ne distons pas si, supposé la malice du siècle, il ne conient pas de supporter patiemment ce qu'il n'est pas n notre pouvoir de changer, tout en nous appliquant vec zèle à écarter de plus grands maux et à obtenir s biens qui demeurent encore possibles. Il s'agit de avoir s'il convient d'approuver la condition sociale que libéralisme entraîne, de louanger les principes sur squels repose cet ordre, de les promouvoir par la parole, l'enseignement et les institutions, comme le font eux qui se prétendent catholiques et libéraux à la ois » (*Op. cit.*, p. 62).

Ce libéralisme catholique est formellement condamné ar les évêques de l'Equateur, dont la lettre pastorale st publiée dans la dernière partie de l'ouvrage de on Sarda.

A. M.

---

hanoine G. GESLIN. — **« Synthèse de vérité » : — III. Le devoir et la technique de la foi. — IV. Je suis celui qui est.** — Deux broch. de 60 p., 90 fr. chacune. — Chez l'auteur, à Sées (Orne).

Nous avons recensé en 1954, p. 736, les fascicules I t II de cette collection. Les deux nouveaux numéros ont conçus de la même manière et méritent la même ppréciation. Le 3e traite d'abord de la foi comme témoignage (objet, effets, transmission, convenance), puis en elle-même (motifs, qualités, actes, effets, incrédulité). Le 4e donne une brève idée de la vie de Jésus, de sa nature, des fins de l'Incarnation, des prophéties qui l'ont annoncée, et expose la physionomie du Christ (l'amour), son œuvre (l'Eglise) et son avenir (Parousie).

L'intention de l'auteur est de mettre des résumés très courts à la portée des fidèles. Mais plusieurs pages sontelles vraiment à leur portée ? De plus, dans ces numéros comme dans les précédents, nous relevons certaines affirmations qui auraient besoin d'être mises au point. Ainsi, dans le 3e, p. 6 et 7, l'accent est mis trop exclusivement sur le désir de connaître ; l'opposition entre la connaissance rationnelle d'Adam et Eve et la connaissance de foi des chrétiens nous semble bien durcie (p. 10 à 14) ; rien n'autorise à penser que nos premiers parents ont nié l'existence de Dieu (p. 11) ; c'est une erreur d'identifier concept, image et espèce impresse (p. 23). Dans le 4e fascicule, l'auteur prétend, contrairement aux exégètes les plus modernes et les plus en vue, que la généalogie du Christ en S. Luc présente l'ascendance de Marie (p. 11-12), et ce qu'il dit çà et là des psaumes de David, des prophéties de Daniel et de l'Apocalypse ne concorde pas toujours avec ce qui est admis à notre époque.

Abbé H. BERTHET. — **Prêtres de demain, « Méditations » pour Grands Séminaires.** — In-8 de 284 p., 300 fr. — G. Enault, Mamers ; en dépôt : Procure générale du Clergé, rue de Mézières, Paris.

Depuis plus de dix ans, M. l'abbé H. Berthet publie des livres de piété à l'usage des petits séminaristes, des recueils de belles chansons, de cantiques, et d'autres ouvrages du même genre, qui connaissent un succès mérité. Celui-ci s'adresse aux grands séminaristes. Les guillemets qui entourent le sous-titre, indiquent que le terme *méditation* est pris dans un sens spécial : les soixante-huit sujets conviennent aussi bien à l'examen particulier, à la revision de vie, qu'à l'oraison. Ils traitent des obligations profondes du séminariste et des circonstances actuelles de l'existence : la vocation, la chasteté, l'esprit de sacrifice, la culture intellectuelle solide, le service militaire, le cyclotourisme, les engouements, etc. C'est dire le caractère solide et vivant de l'ouvrage.

Le style est simple et direct. De nombreuses citations, soit brèves, soit étendues, sont empruntées à des auteurs très divers, tels S. François de Sales, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Code de Droit canonique, les documents pontificaux, les cardinaux Mercier et Suhard, l'abbé Michonneau, *l'Ami du Clergé*.

Cet excellent livre est à la fois adapté et riche de substance ; il ne minimise pas les exigences de la formation du séminariste, il affinera la conscience de ceux qui l'utiliseront loyalement, aussi lui souhaitonsnous le succès de ses aînés.

Greta PALMER. — **Le maquis de Dieu en Asie.** Traduit de l'américain par Denise MEUNIER. 330 p. (12 × 19), 570 fr. — Monaco, Edition du Rocher, 1956.

L'auteur s'est documentée en étudiant les écrits et les témoignages des évêques, des prêtres, des religieux et religieuses, des laïcs qui ont été expulsés de Chine comme catholiques ou, qui ont pu en sortir plus ou moins clandestinement.

Les événements sont présentés dans leur ordre historique. Au début, lors de l'établissement du communisme en Chine, ce fut la période des massacres en masse, de la terreur et des mensonges débités par une propagande générale contre les catholiques. Puis ce fut l'expulsion des missionnaires étrangers, dont le nombre

passa pendant la période de 1950 à 1955, de 5.300 à 80, tandis que les prêtres chinois n'avaient d'autre moyen que le maquis pour échapper aux contraintes. Le communisme, pendant le même temps, s'efforça de transformer progressivement l'Eglise en un organisme de propagande pour l'idéologie marxiste : ce fut « l'Eglise progressiste autonome », sur le type de l'Eglise orthodoxe russe. On trouvera encore dans ce livre des exemples vécus montrant l'embrigadement forcé de la jeunesse dans des organisations communistes, les méthodes d'éducation appliquées aux tout jeunes enfants, les moyens cruels et déloyaux par lesquels on extorque aux prisonniers des « aveux » prétendus libres, l'héroïsme de la résistance des chrétiens à la ruse et à la force.

Que le catholique français ne se croie pas hors de cause ! Qu'il se souvienne plutôt du mot de Lénine : « Le chemin le plus court de Moscou à Paris passe par Pékin ».

P. RAYMOND, cistercien. — **La route la moins fréquentée.** Adaptation de l'américain par Louis René BAZIN. — 120 p. (15×20), 390 fr. — Paris, Bonne Presse, 1955.

Cette « route peu fréquentée » est celle qui aboutit à un monastère cistercien de la stricte observance (trappiste). Mais elle est suivie par un américain, qui devint le premier Abbé donné par les Etats-Unis aux fils de saint Bernard.

Avec le dynamisme propre à sa nation, il fit de l'abbaye de Gethsémani un centre d'attraction pour toute l'Amérique du Nord. Signalons seulement ceci : il y avait 70 moines à l'abbaye quand Dom Frédéric Dunne (tel était son nom) reçut, en 1935, la bénédiction abbatiale. Quand il mourut, en 1948, quatre fondations avaient été faites, groupant ensemble près de 200 religieux, tandis que l'abbaye-mère, agrandie et transformée, en comptait 270.

A sa propre vie religieuse et à celle de ses fils, il donnait en même temps une impulsion puissante. Comme saint Bernard, il unissait une activité dévorante à une union à Dieu continue, profonde, pratique. Son biographe, qui fut son disciple, a su donner de la vie de Dom Frédéric, un récit un peu bref, mais précis, instructif et même parfois émouvant. — Pourquoi cependant nous laisser ignorer le lieu (un « compartiment de fumeurs » au cours d'un voyage) et la date exacte (un mercredi de mars 1948) de la mort de son héros ?

Chan. V. LEMAITRE. — **Vieux souvenirs.** — 243 p. (14×23), 300 fr., franco, 345 fr. — Avignon, Aubanel Père, 1955.

L'auteur, parvenu au soir de sa vie, jette un regard sur son passé de missionnaire, qui l'a conduit dans maintes paroisses populaires de la France de l'Ouest, et il égrène ses souvenirs. Que de charme dans ces récits, garantis authentiques, et si vivants, si chargés d'expérience ! Et la conclusion de l'auteur, celle aussi du lecteur, n'est pas assombrie de pessimisme. Cette lecture fera du bien partout ; nous souhaitons qu'elle soit méditée par les candidats au sacerdoce auxquels elle donnera le sens des réalités qui les attendent, et aux jeunes prêtres à l'heure où, devant l'insuccès relatif de leurs efforts, le découragement les guetterait. Ces pages ont été vécues avant d'être rédigées : c'est pourquoi elles sont si tonifiantes et si encourageantes.

Thomas MERTON. — **Le signe de Jonas.** — In-8 de 384 p., 750 fr. — Paris, Albin Michel, 1956.

Sous ce titre énigmatique l'auteur publie son autobiographie de religieux trappiste, de 1946 à 1952, travail entrepris sur l'ordre de son directeur de conscience. Il y fait preuve de sincérité, de ferveur très simple, d'humour, de poésie. Il nous intéresse aux moindres détails de la vie de son couvent du Kentucky ; il nous raconte ses soucis d'écrivain et de publiciste, les relations amicales qui en résultent, ses tentations persévérantes de fuir à la Chartreuse, puis sa transformation progressive à mesure qu'il approfondit sa vie spirituelle et qu'il franchit les étapes du sacerdoce. Le livre se termine dans la paix complète et la joie incomparable d'être tout à Dieu par le sacrement de l'Ordre et la profession religieuse.

Livre bienfaisant, à recommander aussi bien aux personnes ferventes qu'à celles du monde, qui y apprendront à mieux connaître la nature de la vie contemplative.

Chanoine Adrien PANGAUD. — **Nouvelles provisions dominicales.** — In-8 de 168 p., 450 fr. — Paris, La Colombe, 1955.

Ainsi que la précédente série du même auteur parue sous le même titre, ces 39 entretiens se distinguent par leur brièveté, leur ton direct, leur méthode oratoire qui vise moins à développer une idée avec profondeur et onction qu'à accumuler les traits, les citations, les exemples frappants. Aussi ces pages se lisent-elles avec beaucoup de facilité et sont-elles à la portée de tous les fidèles. Elles pourront aussi rendre service à nos confrères. Les sujets suivent l'année liturgique, mais n'ont souvent qu'un lien très ténu avec elle. La préoccupation dominante de l'orateur est d'encourager ses auditeurs à progresser dans la vie spirituelle.

Abbé Jean PIHAN. — **La largeur d'esprit.** — In-8 de 148 p., 400 fr. — Paris, Edit. de Fleurus, 1955.

Les discussions entre catholiques sont toujours pénibles. Et elles sont fréquentes de nos jours. Pour contribuer à les adoucir, l'A. recommande la « largeur d'esprit », à base d'humilité, de charité et de foi. La *charité* fait voir le bien dans les personnes et dans leur conduite. Elle ouvre l'esprit à la lumière et amène l'interlocuteur à un accord. Elle pousse à « s'accepter différents pour s'aimer complémentaires ». La *foi* englobe ici plusieurs notions : le sens de l'unité, le sens de l'Eglise, la discrétion du prêtre et du laïc. Les premières pages sur *l'humilité* étant vraiment trop brèves, l'A. y revient plus longuement ensuite, en même temps que sur la charité. Le tout se termine par 25 pages de citations relatives au sujet.

Ce livre de bon sens, clair, accessible à la masse, est écrit à l'intention des chrétiens d'action. Il les aidera à formuler des jugements pondérés et charitables.

Hugues BEYLARD, S. J. — **Prières de chrétien.** In-16, 80 p., 140 fr. — Apost. de la Prière, 1955.

Recueil de prières les plus variées : du père, de la mère, des enfants, du prêtre, des inférieurs, des Supérieurs et Supérieures, des retraitants, des âmes souffrantes, découragées, tentées, etc. Courtes (une page en moyenne), simples, daptées au sujet, volontiers orientées vers les trois Personnes divines, elles pourront faciliter la prière des fidèles, soit que ceux-ci utilisent le volume, soit que le pasteur s'en serve dans les réunions communautaires.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 1ª maii 1956
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)